

5  
GUSTAVE,

TRAGÉDIE.

Par Mr. PIRON.



A LA HAYE,  
Chez P. Gosse & Compagnie

---

M D C C X L V I I.

, Pa  
lémie  
ique,

nuets,  
Airs à  
parties

conte-  
devil-  
finies.  
Recueil  
table  
es.

\*\*\*

de Cy-  
partie.  
, utile

avec ac-

olumes  
outes les

ortimens  
es, tant  
e Livres  
rangers,  
es.

Compt  
Compt  
Compt



GUSTAVE

FRANÇOIS

DE MIRON

A LA HAUTE  
DE LA GROSSE & COMPAGNE

MDCCLXIV



---

---

# ACTEURS.

GUSTAVE, Prince du Sang des Rois de Suède.

CHRISTIERNE, Roi de Dannemark & de Norvège, Usurpateur de la Couronne de Suède.

FREDERIC, Prince de Dannemarck.

ADELAIDE, Princesse de Suède.

LEONOR, Mère de Gustave.

CASIMIR, Seigneur Suédois.

RODOLPHE, Confident de Christierne.

SOPHIE, Confidente d'Adélaïde.

OTHON, Capitaine des Gardes.

GARDES.

*La Scene est à Stockholme dans  
l'ancien Palais des Rois de  
Suède.*

A C T E U R S

GUSTAVE, Prince du Sang des Rois de

Suède.

CHRISTIERNE, Roi de Dannemarck

& de Norvège, Ultimeur de

Couronne de Suède.

FREDERIC, Prince de Dannemarck

ADELAIDE, Princesse de Suède.

LEONOR, Mère de Gustave.

CASIMIR, Seigneur Suédois.

ROBOLPH, Comte de Christianbourg.

SOPHIE, Comtesse d'Abelide.

OTHON, Capitaine des Gardes.

GARDES.

En Scene est le Stockholm de

l'ancien Palais des Rois de

Suède.




# GUSTAVE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.


 Odolphe, quel rapport viens-tu  
 faire à ton Roi?  
 De Christierne absenté vere-t-on  
 la loi?  
 Et tandis que Stockholme exige  
 ma présence;  
 Le Dannemarck, en paix, souffre-t il la Régence?  
 La Reine. . . . .



Elle n'est plus, Seigneur, & cette mort  
Peut-être enleve un sceptre au Monarque de  
Nord.

Du Sénat mécontent l'autorité jalouse  
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste Epouse ;  
A peine saisit-il le timon de l'Etat ,  
Que le Peuple sous lui s'anime à l'attentat.  
Ainsi l'anonce au moins l'injurieux murmure ,  
Où s'exhalent déjà l'audace & l'imposture :  
Licence, qui montant de degrés en degrés,  
Méconnoitra bien-tôt les droits les plus sacrés.

## C H R I S T I E R N E .

De ce désordre, ami, n'accusons que la Reine.  
En épargnant le sang, elle a trompé ma haine,  
Sa foiblesse a tout fait. Tel ose m'offenser.  
Qui ne devrait plus être en état d'y penser.  
Quelque Tête abattue en eût bien épargnées.  
Nos disgraces pourtant son encore éloignées.  
Le Rebelle éfrayé va trembler devant moi.  
Gustave est mort, dit-on ; s'il est mort, je suis  
Roi.

Juſqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,  
Du malheureux Sténon la dépouille flottante  
Tint du Nord, entre nous, l'hommage suspen-  
du :

Ce Rival accablé ; j'obtiens ce qui m'est dû.  
Je règne ; & désormais, ſans trouble & ſans me-  
ſure ,

Mon pouvoir ne finit, qu'où finit la nature.

Mais, Ropolphe, laiſſant ces ſoins ambi-  
tieux ,

Ton Roi ſe veut ouvrir tout entier à tes yeux.  
Tu m'anonces le ſort d'une épouſe importune



TRAGÉDIE. 7.

Dont l'Epoux, dès long-temps, méditoit l'infortune;

Oui. La mort la frapant de ses traits imprévus,  
Rompt des nœuds que bien-tôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;  
Les transports d'un amour trop long-tems combattu ;

Et d'autant plus ardent, que toujours il s'est tû.

RODOLPHE.

La nouvelle en effet me surprend ; & j'ignore  
Quel est l'objet, Seigneur, que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente, en apprenant son nom.

Adelaïde.

RODOLPHE.

Quoi ? . . .

CHRISTIERNE.

La fille de Sténon ;

Captive ; dans mes fers gémissante en esclave ;  
Promise à Frédéric ; amante de Gustave ;  
Reste unique & plaintif d'un sang que j'ai versé.

C'est de-là qu'est parti le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chère,  
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère ?

mort  
que de  
pouse ;  
re ,  
rés.  
Reine.  
ine,  
r.  
s.  
es.  
je suis  
nstante,  
te  
suspens  
û.  
sans me-  
re.  
as ambi-  
yeux.  
rune



De ce blâme sensible aigris moins que jamais  
 Les reproches sanglans, ami, que je me fais.  
 Juste punition du mépris trop barbare  
 Dont j'outrageai d'abord une Beauté si rare!  
 Ecoute; tu plaindras un cœur qui se soumit,  
 Quand il eut suscité les maux dont il gémit.  
 Du massacre des Miens, Stockholm ensanglan-

tée,

Par un dernier assaut, venoit d'être emportée;  
 La vengeance y faisoit éclater sa fureur;  
 Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.  
 Ce Palais renfermant une Garde assez forte,  
 Nous y courons; la hache en fait tomber la porte.  
 J'entre. On fuit devant nous. Le sang coule; & nos  
 cris

Font voler la terreur sous ces vastes lambris,  
 Mourante entre les bras d'une femme éperdue,  
 Adelaïde alors fut offerte à ma vûë.  
 Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé,  
 Déroba mille appas qui m'auroient désarmé,  
 D'un mortel ennemi je ne vis que la Fille;  
 Que le reste d'un sang, funeste à ma famille;  
 Les armes de son pere ont fait périr mon fils:  
 Et cette image alors fut tout ce que je vis.  
 Je craignis la pitié toujours trop magnanime,  
 Je détournai les yeux de dessus la victime;  
 Et ma rigueur ainsi prenant un libre essor,  
 L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.  
 A n'en sortir jamais, elle étoit condamnée.  
 Mais ces peuples aimoient le sang dont elle est  
 née.

Il étoit important de les pacifier;  
 Et ce fut à ma haine à se sacrifier;

## T R A G E D I E.

9

A souffrir que l'hymen unit à sa personne  
 L'héritier présomptif de ma triple Couronne.  
 Frédéric avoué de l'Etat & de moi.  
 Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.  
 Il y fut. Le devoir suivit l'obéissance;  
 Mais, quoiqu'il eut pour lui rang, mérite, nais-

sance;  
 Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin;  
 Deux ans de soins n'ont pû faire accepter sa  
 main.

De ce refus constant mon autorité lassé  
 D'une vaine indulgence eut bien-tôt pris la pla-

ce;  
 Mais le Prince allarmé rejettant ce secours,  
 Réculant son bonheur, en m'apaisant toujours.  
 Enfin je m'accusai de trop de complaisance,  
 Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma pré-

sence,  
 Je vis Adelaïde. Ah, Rodolphe! Peins toi  
 Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi!  
 Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des gra-

ces,  
 Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!  
 Son front timide, un air interdit & distrait,  
 Tout, jusqu'à ses malheurs, fut en elle un at-

trait;  
 Et d'autant plus touchant qu'ils étoient mon ou-

vrage!  
 Triomphe humiliant des Beautés qu'on outrage!  
 La honte fait sentir je ne sçais quels remords  
 Qui du tyran des cœurs sont les traits les plus

forts.  
 Ainsi l'amour, en moi, sembloit prendre nais-

sance

De tout ce qui devoit bannir mon espérance;  
 En effet, que prétendre? & de quoi se flatter?  
 Du divorce la voye étoit à redouter.

Frédéric vertueux voit rejeter sa flâme.

Gustave fugitif régnoit seul sur cette ame.

Je n'osai donc parler; mon feu se renferma;

Mais, sous ce feu couvert, ma fureur s'alluma.

Craignant des deux amans l'intelligence adroite

La prison de l'Amante en devint plus étroite;

Et me servant d'un droit redoutable aux Pro-  
 scripts,

De l'Amant préféré je mis la tête à prix.

Dernier expédient; fâcheux, mais infailible;

L'or étant un apâs qui nous rend tout possible.

Ce jour, de toute part, secondé par le sort,

J'apprends que je suis libre, & que Gustave est  
 mort.

Frédéric ici donc est le seul qui me nuise.

Je veux qu'en Dannemarck son devoir le con-  
 duise;

Qu'il parte; que l'honneur d'être utile à son Roi,  
 Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Seigneur, à cet écueil n'exposez pas son zèle;  
 Le Prince est adoré dans le Parti rebelle.

Le Peuple en fait son Roi: le Sénat l'a souffert.

Quelle fidélité tient contre un sceptre offert?

Sur-tout si dans le temps que chacun le proclame,

Il soupçonne, il apprend le tort fait à sa flâme,

Ajoutez, que pour lui, tous les cœurs prévenus

Rappellent quelques droits qu'il a mal soutenus

Et que le Dannemarck entraînant la Norwège

Des droits de l'équité colore un sacrilège.

Ainsi, vous ne pouvez, Seigneur, en ce danger,

Ni trop le retenir, ni le trop ménager.  
 Qu'il reste sous vos yeux; qu'il serve la Princesse.  
 Dès qu'il n'est point aimé; que votre crainte cesse.

Sous le joug cependant ramenant le Danois,  
 Et pour un sceptre alors pouvant en offrir trois;  
 Sur quiconque oseroit entrer en concurrence,  
 Chrétienne aisément aura la préférence:  
 Et connoîtra bien-tôt, au comble de ses vœux,  
 Qu'un amant couronné jamais n'est malheureux.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans, où mon cœur se consume,

Je sens que ta présence adoucit l'amertume.  
 Poursuis; sur tes conseils je réglerai mes pas;  
 Veille; écoute; instruis-toi; ne te ralentis pas;  
 Perce de cette Cour l'obscurité perfide,  
 Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adelaïde.  
 Fais-la, de sa prison, passer en ce Palais:  
 Mais, auprès d'elle encor, n'accorde aucun accès.

Du sort de son Amant, gardons-nous de l'instruire.

Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.  
 Vas; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,

Tâche à la pressentir sur l'offre de mon cœur.

## SCENE II.

CHRISTIERNE *seul.*

DES faveurs que le Ciel m'anonce ou me pré-  
pare,

Un si fidèle ami sans doute est la plus rare.

Elle faisoit en vain mon unique souhait :

Tout m'abandonne ; Tout me trahit ou me hait ;

Sur ce Throne éclatant que son erreur me vante,  
Siégent les noirs soupçons & l'aveugle épouvan-  
te,

Un sommeil inquiet en suspend les travaux ;

Et le trouble me suit jusqu'au sein du repos.

Quoi, pour objet de crainte & de guerre éternel-  
les,

Des voisins ennemis ; ou des sujets rebelles !

J'ai dompté les premiers ; & les autres cent fois,

De ma vengeance austère ont ressenti le poids.

Déjà, si je n'accours, l'Hydre est prête à renai-  
tre.

Esclaves révoltés ! tremblés sous votre maître !

Redoutez un courroux, si tant de fois rallumé ;

Traîtres ! Je serai craint, si je ne suis aimé.

SCENE

## SCÈNE III.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

**F** Rédéric, sçavez-vous le destin de la Reine?

FREDERIC.

Seigneur, à vos douleurs je viens joindre la  
mienne.

CHRISTIERNE.

Un malheur toujours traîne un malheur après  
soi.

Mon Peuple se révolte, & vous veut pour son  
Roi.

FREDERIC.

Moi, Seigneur! Ah, croyez que n'avouant per-  
sonne . . . .

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guères à ceux que l'on  
soupçonne.

Qui m'eut été suspect sur un tel intérêt,  
Pour toute confiance, eut reçu son arrêt.

Je vous connois si bien, que mon ordre suprême,  
Des soins du châtiment, vous eut chargé vous-  
même:

Si je n'avois pas craint, pour vous, l'état fâcheux  
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FREDERIC.

A de pareils égards je dois être sensible.

Mais cet objet aimé, Seigneur, est inflexible

Je n'y doit plus prétendre: & quelque éloignement

B

Seroit, pour moi, plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, & n'est qu'une foiblesse  
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse.  
Et je veux. . .

FREDERIC.

Vous voulez croire ce désespoir,  
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir!  
Ah! Laissez-moi me plaindre! & soyez moins rigide.

Ne persécutons plus la triste Adélaïde!  
J'ai, près d'elle, employé la constance & les pleurs,  
Croyant, par mon hymen, adoucir ses malheurs.  
Mais puisqu'il n'en est point que la douleur ne brave;

Puisque le doux lien qui l'attache à Gustave  
Est ferré par le temps, loin d'en être affoibli;  
Je ne veux, & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore. . .

FREDERIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FREDERIC.

Qu'une ombre? Quoi Gustave. . .

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups  
D'une secrète main venduë à mon courroux.  
Qu'à présent votre amour parle avec confiance.



## SCENE IV.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR,  
OTHON.

OTHON.

Seigneur, un Inconnu vous demande audience.  
Il apporte, dit-il, une tête en vos mains.  
Dont la chute importa long-temps à vos desseins.

CHRISTIERNE.

Qu'on lui fasse un accueil digne d'un tel service.  
Chargez-vous un moment, pour moi, de cet office,  
Othon; il me verra; vous pouvez l'en flatter.

## SCENE V.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

Prince, vous l'entendez, il n'en faut plus douter.

C'est pour Adélaïde une triste nouvelle,  
Mais c'est une raison pour tout espérer d'elle.  
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.  
Informez-l'en vous même; & ne m'accusez pas.  
Achevez dans l'espérance de posséder ses charmes,  
D'épuiser, en ce jour & d'essuyer ses larmes;  
Vous lui pourrez vanter vos soins officieux:

B 2

Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.  
 Qu'elle ne s'arme plus d'une vaine constance,  
 Contre un pouvoir que rien désormais ne balan-

ce!  
 Ou si l'Ingrate encor persiste en ses refus;  
 Ce pouvoir outragé ne vous consulte plus.

## SCENE VI.

FREDERIC, CASIMIR.

CASIMIR.

**M**On ame dès long - temps, Seigneur, vous est  
 connuë.

Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vuë,  
 Les malheurs de Gustave & ceux de mon pays.

FREDERIC.

Les intérêts du mien n'en sont pas moins trahis,  
 Casimir, Répandons l'un & l'autre des larmes;  
 Toi, sur Gustave; & moi, sur la honte des armes.  
 Dont nous venons d'abbattre un ennemi si grand.  
 Chrétienne triomphe en nous déshonorant.  
 Le Perfide! Et c'est-là mon Prince? lui, mon Maî-

tre?

Ah! Laisant là le droit du sang qui m'a fait naî-

tre,

C'est un cri qui du ciel doit être autorisé:  
 Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé!

CASIMIR.

L'infortune publique & ce noble langage  
 Montrent bien que le throne étoit votre par-

tage.

Qu'un peu moins de mépris en vous, pour ce haut  
rang,

Nous auroit épargné de larmes & de sang!  
Mais la vertu néglige, & louvent même ignore  
Des droits, qu'ainsi le crime usurpe & déshonore,

F R É D É R I C.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins  
beaux.

Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.

Je ne méprisois point les droits de ma naissance.

J'évitois le fardeau de la Toute-puissance.

Je cédois sans regret des honneurs dangereux;

Et le pénible emploi de rendre un peuple heureux

D'un noble dévouement je ne fut pas capable.

Des Forfaits du Tyran ma molesse est coupable.

Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il com-  
met,

Le cruel m'associe au comble qu'il y met.

Par un assassinat qui tient lieu de victoire,

C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire:

C'est peu de publier qu'à cette cruauté

De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté;

Pour achever ma honte, & consommer son crime,

Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;

Que par moi la Princesse apprenne son malheur.

Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur.

Hélas! Tout odieux qu'est l'emploi qu'on me  
laisse,

Fuyons. J'obéirois. Je me connois: Sans cesse

Son amour m'interroge: & ma pitié l'instruit.

Elle tient, de moi seul, l'espoir qui la séduit.

Puis-je d'un front serein, l'en voir encore flat-  
tée?

Elle pénétrera dans mon ame agitée;

Un seul mot, un regard, un soupir . . . Je la  
 voi!  
 Retiens, cher Casimir, tes pleurs! ou laisse-moi.

## SCENE VII.

FREDERIC, ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

Sejour, où commandoit l'Auteur de ma nais-  
 sance!  
 Lieu témoin du bonheur de ma paisible enfance!  
 Palais de mes Ayeux, où leur sang est proscrit!  
 Que votre auguste aspect me frappe & m'atten-  
 drit!

FREDERIC *à part*.

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?  
 Mon trouble à chaque instant, peut trahir mon  
 silence.

ADELAIDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,  
 Seigneur, à qui subit les cruautés du Roi.  
 A la clarté du jour, il souffre que je vive,  
 Avec quelque douceur, il parle à la Captive.  
 Ce changement qui tient en suspens mes esprits,  
 De ma soumission devoit être le prix.  
 Vous l'êtes - vous promise? Auriez-vous laissé  
 croire  
 Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire?

FREDERIC.

Non, Madame; vous même, avez-vous un mo-  
 ment,

Accusé

Accusé mon amour d'un tel égarement ?  
 Non sincère & soumis, j'ai sur votre constance,  
 Ainsi que mes discours, réglé mon espérance ;  
 Frédéric qui vous aime, & que vous avez craint  
 N'aspire qu'à la fuite ; & ne veut qu'être plaint.

ADELAÏDE.

Hé, Seigneur ! Est-ce à ceux que l'infortune ac-  
 cable,

A jeter, sur quelqu'autre, un regard pitoyable ?  
 Si votre cœur gémit en de tristes liens,  
 Le plus grand de vos maux est le moindre des  
 miens.

FREDERIC.

Mon malheur le plus grand, Madame, c'est le  
 vôtre.

Plût au Ciel que je n'eusse à gémir que de l'autre !  
 Mais sentant à la fois ma peine & vos ennuis,  
 Qui ne compâtiroit à l'état où je suis ?

ADELAÏDE.

Vous avés, je le sçai, partagé mes allarmes.  
 Ma prison rigoureuse a fait couler vos larmes ;  
 Et votre appui sans doute en éclaircit l'horreur.  
 J'ai pu craindre un instant qu'à mon persécuteur  
 De la même pitié l'adresse téméraire  
 Ne m'eût peinte incertaine & prête à lui com-  
 plaire,

Grace au Ciel ! Elle a sçu plus noblement agir ;

Et je puis en goûter les effets, sans rougir.

Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.

Que le don de mon cœur n'est-il en ma puis-  
 sance ?

Mais vous sçavez, Seigneur ; si j'en puis disposer.

Ce n'est plus un tribut qu'on me doit imposer.

D'autres vertus, avant les vôtres, l'exigent.

Je la  
 e-moi.  
 R.  
 na naif-  
 fance !  
 crit !  
 m'atten-  
 air mon  
 oi,  
 ve.  
 esprits,  
 us laissè  
 oire ?  
 un mo-  
 Accusé

Laissez-vous d'un récit que vos plaintes suggerent.  
 Je dois être à Gustave: il en a pour garant,  
 La volonté d'un père, & d'un père expirant.  
*Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance;*  
*Il sera mon vengeur; soyez sa récompense.*  
 Cet ordre, son amour, mon devoir, sa valeur,  
 Voilà ses droits. J'en compte encore un; son mal-  
 heur.

La fuite, où le condamne un pouvoir tyrannique.  
 Exil, où mon image est sa douceur unique!  
 Cela seul, en mon cœur, a droit de le graver;  
 Et le vôtre est trop grand, pour ne pas m'approu-  
 ver.

Si jamais la Fortune aussi moins inhumaine,  
 Si la Victoire, un jour, en ces lieux le ramene;  
 De ce Héros instruit de vos bontés pour moi,  
 L'estime & l'amitié païront ce que je doi  
 J'espère tout encor, Seigneur, puisqu'il respire;  
 Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez  
 dire.

Il m'aime. Il sçaura vaincre. Il brisera mes  
 fers.

Les Tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?  
 Les nôtres finiront.

FREDERIC *à part.*

Malheureuse Princesse!

ADELAIDE.

Vous me plaignez! Quelle est la pitié qui vous  
 presse?

FREDERIC.

Vous connoissez le Roi, Madame, & vous sça-  
 vez. . . .

ADELAIDE.

Je sçais que le Barbare ose tout, Achez.

FREDERIC.

Helas!

LEONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FREDERIC.

Leonor, soutenez aujourd'hui son courage!

Adieu.

(Il sort.)

LEONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADELAIDE.

Ah, mon cœur a frémi, Seigneur! Gustave est mort!

SCENE VIII.

ADELAIDE, LEONOR.

ADELAIDE.

**A**Ce comble de maux vous m'aviez réservée,  
Madame, & par vos soins je m'y vois arrivée!

Mon désespoir affreux ne vous pardonne pas.

Pourquoi mille fois prête à mourir dans vos bras;

Le jour, où dans les fers par vous je fus suivie,

Pourquoi m'avoir renduë aux horreurs de la vie?

Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regrêt je r'ouvris,

N'auroient pas à pleurer votre malheureux fils,

Que je vais payer cher un espoir inutile!

LEONOR.

Est-ce à vous à pleurer, quand sa mere est tranquille?

ADELAIDE.

Calme dénaturé qui ne sert en ce jour

Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'a-  
mour!

LEONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience  
Condamne, entre ennemis, l'aveugle confiance.  
Un fils m'est aussi cher, que vous l'est un amant;  
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.  
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop cré-  
dule?

De vous tromper ici, se fait-on un scrupule?  
On croit, de vos sermens, par-là vous degager.

ADELAIDE.

Ah! le Prince a trop craint toujours de m'affli-  
ger.  
Frédéric est sincère.

LEONOR.

Oui; mais, Madame, il aime.  
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même.  
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,  
Tout le premier peut-être, est aussi dans l'erreur.  
De tout temps, par la voix des peuples peu croya-  
bles,

La vaine Renommée a débité des fables.  
Gustave, sans chercher d'exemples au dehors,  
Sur ce mauvais garand, me compte au rang des  
morts.

Dans le sanglant désastre, où je perdis son père,  
L'opinion publique enveloppant sa mère,  
Sans doute quand le bruit en parvint jusqu'à lui,  
Ju lui coutai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.

Par un coup toutefois que tout le monde ignore;  
Comme il peut me revoir; on peut le voir encore.  
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.



Comme un heureux augure acceptons mon espoir  
 Que vous dirai-je enfin ? Si le vouloir céleste,  
 Par un songe, aux Mortels, souvent se manifeste ;  
 Le bras vengeur est prêt de frapper en ces lieux.  
 Je l'ai vû, cette nuit, ce fils victorieux.

Le Ciel au châtement trop lent à se résoudre ,  
 Dans sa main triomphante, avoit remis sa foudre.  
 De la pourpre Royale, il étoit revêtu ,  
 Tandis que sous ses pieds, Christierne abattu ,  
 Cachant dans la poussière, un front sans diadème,  
 Restoit, dans cet opprobre, en horreur aux siens  
 même.

Ce songe de mon fils présage-t'il la mort ?  
 Rentrons ; & de Sophie attendons le rapport.  
 Sophie, à ses parens, pour un moment renduë,  
 Ne borne pas sa joye à jouir de leur vûë.  
 De tout ce qui s'est fait, son zèle s'instruira :  
 Et je ne m'en tiendrai qu'à ce qu'elle en dira.

*Fin du premier Acte.*



ue l'a-

nce.  
 nant ;  
 nt.

op cré-

?  
 gager.

n'affli-

aime.

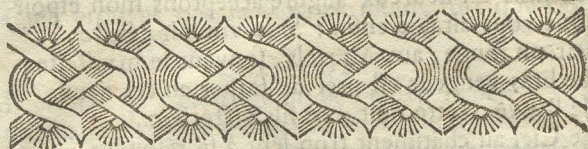
erreur.  
 a croya-

rs,  
 ang des

père,

'à lui,  
 aujourd-

gnore ;  
 encore.  
 voit.



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CASIMIR *seul.*

**H**éros de la Patrie! Ombre auguste & plaintive!  
Prince, à qui les Destins veulent que je sur-  
vive?

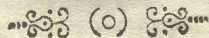
Si je leur obéis; si ma douleur se tait,  
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se re-  
paît.

Ici bien tôt; ici, ton Bourreau mercénaire  
Doit venir de ton sang demander le salaire;  
Ce fer le lui réserve. Il mourra. Fut-ce aux  
yeux

Du Monarque abreuvé d'un sang si précieux!  
Lui-même eut satisfait le premier à tes Mânes,  
Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains pro-  
phanes,

Dans leur sang, tel qu'il soit; défend de se trem-  
per,

Et son tonnerre seul a droit de les fraper.  
Souffre donc. . . .



SCENE

## SCÈNE II.

CASIMIR, FREDERIC.

CASIMIR.

AH Seigneur! où courez-vous? d'où nais-  
sent

Les transports & le trouble où tous vos sens pa-  
roissent?

Quelque nouveau malheur viendrait-il d'arriver?  
FREDERIC.

Du plaisir de la voir je devois me priver,  
Casimir! C'en est fait! J'ai part au parricide.  
J'ai, du sort de Gustave, instruit Adelaïde.  
Je n'ai pû surmonter la pitié qu'inspiroit  
Une espérance vaine, où son cœur s'égaroit.  
Mes pleurs l'ont détrompée, & j'en porte la peine.  
Son malheur, contre moi, va redoubler sa haine.  
Anoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,  
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.  
Ma tristesse, à ses yeux, peut-elle être sincère?  
Elle craint mon amour; elle croit que j'espère;  
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein,  
Les lâches sentimens d'un rival inhumain.  
Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,  
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée;  
Jusqu'où n'aveugle pas l'excès de la douleur?  
Excusons l'injustice au milieu du malheur.  
Je ne m'en prends qu'aux soins du Tyran qui l'ac-  
cable.  
Plus il veut mon bonheur: plus il me rend cou-  
pable.

C

SCÈNE

A ma perte, à sa honte, il veut être obéi;  
Et s'il me servoit moins, je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princesse,  
Que sans doute pour vous, en ce moment, il  
presse.

FREDERIC.

Et c'est-là le sujet de mon emportement!  
Je courois la rejoindre dans son appartement  
Épancher à ses pieds, & mon cœur & mes lar-  
mes;

Jurer de ne jamais attenter à ses charmes;  
Et, dans les pleurs, du moins la laisser sans effroi.  
Christierne venoit de s'y rendre avant moi.  
Et quand je veux l'y suivre; on m'en défend l'en-  
trée:

De dépit, de douleur mon ame est pénétrée.  
C'est trop mettre à l'épreuve un Prince au déses-  
poir

Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir.  
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.  
Je ne répons de rien, blessé dans ce que j'aime.  
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,  
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, Seigneur, abattez qui vous brave!  
Attaquez le en un tems, où le sang de Gustave,  
Où le sang indigné de tant d'autres Proscrits,  
Aux lieux d'où part la foudre, a fait monter ses  
cris.

Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,  
Auront l'appui du Ciel, & les vœux de la terre;  
Que dis-je? Le Tyran n'est-il pas déposé?  
Le Peuple & le Sénat, pour vous, ont tout osé:

Vous avez leur suffrage, & la flotte informée.  
 Déjà du même zèle, est sans doute animée.  
 Eclattez, le triomphe est sûr, & n'est pas loin.  
 Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.  
 Je le fus trop long-tems des maux de ma Patrie.  
 Je veux de Christierne affronter la furie.  
 Meure le scélerat dont le bras l'a servi ?  
 Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi.  
 Trop content si je suis la dernière victime  
 D'un pouvoir si funeste & si peu légitime !

FREDERIC.

Adieu, le meurtrier s'avance vers ces lieux ;  
 Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part.*

PRésenter le combat à ce monstre exécrationnel,  
 C'est l'honorer encor d'un sort trop favorable.  
*haut, & tirant l'épée.*

Evite, si tu peux, le péril que tu cours ;  
 Je ne t'imite point, traître, défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête ! Ouvre les yeux, Casimir, envisage  
 L'ennemi qui t'aborde, & que ton zèle outrage !  
 Cet accueil, pour Gustave, est un accueil bien  
 doux.

CASIMIR.

Que vois-je ? Quel prodige ! Ah, Seigneur ! est ce  
 vous ?

C 2

Vous! de qui la Suède a pleuré la disgrâce ?

GUSTAVE.

Parlons bas. Leve-toi, Casimir; & m'embrasse.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi,

Qui ne seroit glacé de surprise & d'effroi;

Quel désespoir vous jette en ce péril extrême ?

Vous, Seigneur ? à Stockholm ! & dans le Palais  
même

D'un Barbare qui va par-tout, l'or à la main.

Mandier, contre vous, le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connois Christierne, & sçais où je m'expose,

Casimir; mais j'espère encor plus que je n'ose.

Envain la barbarie habite ce séjour,

Si j'y vois mon courage approuvé par l'amour;

Plus avant que j'amais rentre en ma confiance....

Mais peut-on se parler ici sans imprudence;

CASIMIR.

Cet endroit, du Palais est le plus assuré.

De tous ses Courtisans Christierne entouré

Ne revient pas si-tôt d'avec Adelaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide

Qui d'une longue absence a droit d'être allarmé.

Le fidèle Gustave est-il encore aimé ?

CASIMIR.

A-t-il pâ soupçonner la foi de la Princesse ?!

GUSTAVE.

J'y comptois. Mais dis-moi : libre de sa pro-  
messe,

Sur le bruit de ma mort prenoit-elle un époux ?

CASIMIR.

Non, Seigneur, elle n'aime; & n'eut aimé que  
vous.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eut honoré ma cendre.

CASIMIR.

Vos malheurs la rendoient plus fidèle & plus tendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger,  
Ami, Stockholme est libre, & je vais la venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissüé ?  
Vos soins l'auroient conduite, & je ne l'ai pas  
scüé !

Seigneur, de vos secrets j'étois moi seul exclus ?  
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus ?

GUSTAVE.

Le Tyran, jusques-là, portoit ma prévoyance,  
En affectant de mettre, en toi, sa confiance.

CASIMIR.

Lui ! se fier à moi ? Seigneur, le croyez-vous ?  
Tout est suspect à ceux qui sont suspects à tous.  
La défiance marche avec la tyrannie.  
De l'ame du méchant toute paix est bannie.  
Aux plus noires fureurs le lâche abandonné  
Se croit, de ses pareils, toujours environné.  
Et quand, en ma faveur, sa terreur se surmonte  
Si je ménage un choix qui me couvre de honte ;  
Si j'en soutiens l'affront, le motif en est beau ;  
Vos amis, sans cela, feroient tous au tombeau :  
J'ai flatté, sans rougir, une injuste puissance,  
Qui souvent, à ma voix, épargnoit l'innocence ;  
Et vous devez, Seigneur, à mon zèle, à ma foi,  
Ceux que vous avez crü plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, & désormais n'ayons l'ame occupée

Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.  
 Je craignoit ta rencontre ; & déjà je la prends  
 Pour le présage heureux de ce que j'entreprends.  
 Dans le piège mortel je tiens enfin ma proye.  
 Conçois-tu, Casimir, mon audace & ma joye ?  
 Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé ;  
 A tant d'excès commis ; à tant de sang versé !  
 Rappelions nous ici ma première infortune.  
 Image à des vengeurs plus douce qu'importune !  
 Gustave Ambassadeur du malheureux Sténon,  
 Contre la foi publique , & sans respect du nom ,  
 Epreuve des cachots le supplice & l'injure ;  
 Je demeure enchaîné, tandis que le parjure  
 Vient saccager ici des peuples éperdus,  
 Qu'il craignoit que mon bras n'eut trop bien dé-  
 fendus.

J'échappai , mais trop tard ; & fuyant nos fron-  
 tières

Depuis cinq ans , en proye aux armes étrangères,  
 Je passai sous un Ciel encor plus ennemi ,  
 Où le Soleil n'échauffe , & ne luit qu'à demi ;  
 Tombeau de la nature , effroyables rivages  
 Que l'ours dispute encore à des hommes sauva-  
 ges ?

Azile inhabitable ; & tel qu'en ces deserts,  
 Tout autre fugitif eut regretté ces fers.  
 Sans espoir , sans Patrie , ignoré sur la terre ;  
 C'est-là , durant trois ans , que je suis & que j'erre :  
 Qu'impuissant ennemi , qu'amant infortuné,  
 Je maudis mille fois l'instant où je suis né.  
 Une misère enfin si profonde & si rare,  
 Trouve quelque pitié dans ce climat barbare ;  
 J'arme , je viens , je vole ; & les âpres hyvers  
 Me font d'un pied léger , franchir de vastes mers.



C'est alors, que pour vaincre, il fallut disparoi-  
tre ;

Et qu'un prix publié ( dignes armes d'un trai-  
tre )

Offrit ma tête en butte à l'avare assassin.

J'oppose avec succès, la ruse à ce dessein ;

Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible.

Travesti ; mais des miens par tout l'ame invisi-  
ble ,

Je marche à la faveur de ce déguisement :

Et Gustave, à couvert, triomphe impunément

Dans Stockholme , à l'abry de l'heureux strata-  
gème ,

Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même ;

Là, je vois mon devoir écrit de tout côté ;

D'un Temple, d'un Palais le marbre ensanglanté,

Une veuve, une fille, une mere plaintive ;

Tout m'émeut ; tout retrace , à mon ame atten-  
tive ,

L'instant, où de leur fils réclamant le secours,

Pérent, sous le fer, les auteurs de mes jours.

Et juge, en mes projets, quelle est ma diligence ?

Quand le cœur embrasé d'amour & de vengeance,

Je lançois mes regards vers l'horrible prison,

Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.

J'assemble mes amis , mon aspect les ranime.

J'ai peine à reprimer leur fureur magnanime.

Ils doivent, cette nuit , attaquer le Palais,

Tandis qu'à fondre ici , mes bataillons tous prêts,

Du creux de nos rochers , sortant sous ma con-  
duite

Amèneront l'allarme & le trouble à ma suite.

Du carnage mon nom sera l'affreux signal.

Mais je veux m'assurer , avant l'instant fatal,

D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse ;  
 Je veux de ce Palais , enlever ma Princesse.  
 Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,  
 Moi-même je répands le bruit de mon trépas ;  
 Et viens paroître aux yeux d'un Tyran que je  
 brave,

A titre de vainqueur du malheureux Gustave.  
 J'hésitois, je l'avouë, à m'y déterminer ;  
 L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner ;  
 Mais songeons qu'il y va des jours d'Adelaide,  
 Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,

D'un Tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non: quand ce Roi barbare usa de violence ;  
 Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence:  
 Et rendu, par le temps, méconnoissable aux miens ;  
 Je puis me présenter, sans risque, aux yeux des  
 siens,

Mais, quand pour pénétrer jusques à la Princesse,  
 Il ne me faut pas moins de courage & d'adresse.  
 Quand personne (du moins tel est le bruit public)  
 Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric.  
 Ami, j'y réfléchis: dis-moi, dois-je t'en croire ;  
 Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma memoire ;

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,  
 Sur sa pitié pour elle ; & sur son désespoir.  
 Ne cherchons pas, Seigneur, de preuve plus solide.  
 Son désespoir nous peint celui d'Adelaide.  
 Sa flamme généreuse égale sa douleur  
 A celle de l'objet qui fait tout son malheur.

Et ne m'alléguez pas, que peut-être il m'abuse.  
 Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse.  
 Du Tyran qui le sert, il déteste l'appui:  
 Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;  
 D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa  
 flâme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame!

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.  
 Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame & moins noble & moins  
 tendre.

Moins Frédéric prétend, plus il eut pu prétendre.

Que ne peut la vertu sur les cœurs vertueux;

Je serois bien injuste & bien présomptueux;

Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,

D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice.

La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous  
 lier;

On l'estime: on l'eut plaint; Il m'eut fait oublier.

Déjà peut être. . . Mais mes yeux vont m'en in-  
 struire.

Un plus long entretien, Ami, nous pourroit nuire.

Laisse moi. Cependant flatte plus que jamais,

L'ennemi qu'il est temps d'observer de plus près.



## SCENE IV.

GUSTAVE *seul.*

MES yeux vont lire au fonds du cœur d'Adelaïde.

Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide  
Qui veut changer la face & les destins du Nord ?  
Ce Guerrier redouté qui méprisant la mort  
Jusques dans son Palais, vient braver Christierne ?  
Un mouvement jaloux l'abbat & le consterne !  
De quoi jaloux encor ? J'en rougis ; mais hélas !  
Tendre & toujours absent, quels soupçons n'a-t-on  
pas ?

Quelqu'un vient. Renfermons le trouble qui m'agite.

## SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE,

CHRISTIERNE.

CE calme, je l'avoüe, & m'étonne & m'irrite :  
Rodolphe, que dis-tu de sa tranquillité ?  
Mais nous confondrons bien cette incredulité !  
Est-ce là le témoin que ma colere aprête ?  
Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui, Seigneur, c'est moi-même, & vous regnez  
enfin.

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,  
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance;  
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir;  
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce Chef téméraire,  
A tes yeux vigilans, n'ont donc pû le soustraire.

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prit, Seigneur, pour échapper,

Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonstance,  
Le Ciel a-t-il livré le Traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, Seigneur, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? Dans quel temps ?

GUSTAVE.

A Stockholme. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux ?

GUSTAVE.

Ici même, & dans l'instant peut-être,  
Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu ?

L'as-tu pris, sans défense? ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.  
Vous pourrez dans la suite éprouver mon cou-  
rage;

Et vous verrez alors quand je cueille un laurier,  
Seigneur, que je le cueille en généreux Guerrier,

CHRISTIERNE.

à Rodolphe.

à Gustave.

J'aime sa noble audace. Exige ton salaire:  
Ce que j'ai de pouvoir s'offre à te satisfaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif ne s'étoit point armé.  
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.

J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,  
Le désir glorieux de servir ma patrie;  
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur;  
Il faut, pour tout salaire, acquiter cet honneur.  
Faites que son espoir n'ait pas été frivole.

CHRISTIERNE.

Prononces; que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Qu'as-tu promis?

GUSTAVE.

Gustave, aux portes de la mort

A tracé cet écrit par un dernier effort;  
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse  
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Prin-  
cesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient, tu feras satisfait;

Je

Je 'connois sa main; donne. Oui, c'est elle en  
effet. (Il lit.)

*Adieu, Princesse infortunée,  
La victoire n'est pas du plus juste parti:  
Je vous servois; je meurs. Telle est ma destinée;  
Et mon astre cruel ne s'est pas démenti  
D'une félicité vainement attenduë,  
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs;  
Votre repos m'occupe au moment où je meurs;  
Regnez: je vous remets la foi qui m'étoit due.  
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.*  
(à Gustave.)

Sors, avant que le jour de ces lieux disparoisse;  
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Et quoi?

GUSTAVE.

Que par ménagement & pour elle & pour moi,  
On ne m'anonce point comme Auteur de sa perte.  
Mais comme un simple ami dont la main s'est of-  
ferte . . . .

CHRISTIERNE.

Je t'entends; ç'eut été le premier de mes soins.

D

Je

## SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

**H**E bien ! lui faudra-t-il encor d'autres témoins ?  
Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre,  
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.  
Mais que son cœur se rende ou non ; j'aurai sa  
main.

RODOLPHE.

Le temps peut en effet . . . .

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe, demain ;  
C'est tout le temps que peut souffrir la violence  
D'un feu que pousse à bout la gêne & le silence ;  
Soumise ou non ; demain, elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un Jaloux ;  
D'un Prince qu'appuieront des Sujets infidèles ?

CHRISTIERNE.

Vains discours ; je ne crains, ni lui ni les Rebel-  
les.

Frédéric y renonce : osant le déclarer  
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer,  
Et quant à mes Sujets ; tout le mal ne procède  
Que du feu de la guerre allumée en Suède ;  
Ici, par mon hymen, quand j'aurai tout calmé,  
Là, bien-tôt, par la peur, tout sera désarmé.  
Je te dispense enfin de ces marques de zèle ;  
J'adore Adelaïde ; & je ne vois plus qu'elle.



Toi-même qui l'as vuë, à d'amoureux transports,  
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?  
Quel est donc mon pouvoir? Maître de tant de  
charmes,

S'agira-t-il toujourns de contraintes, d'allarmes,  
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?  
Il s'agit de mourir, ou de la posséder!  
Il n'est point de périls que l'Amour ne dédaigne.  
Différer, est le seul aujourd'hui, que je craigne;  
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;  
Si je perds un instant; il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Espérez mieux, Seigneur, de ceux qui vous secon-  
dent.

Il ne la verra plus: mes soins vous en répondent.  
On l'oubliera bien-tôt; vous, si vous m'en croyez,  
Ne précipitez rien; daignez plaître; essayez  
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.  
De quoi n'est pas capable une Amante insensée:  
Voulez-vous . . .

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe; oui, telle est mon ardeur;  
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur!  
Fut-ce à la Perfidie, allier la tendresse;  
Et placer dans mon lit, la haine vengeresse . . .  
Mais de quoi s'allarmer au sein de la vertu?  
J'aurai sa foi; je l'aime, & je règne. Crois-tu  
Que du lien formé la sainteté soit vaine?  
Les autels sont alors les bornes de la haine?  
Le nom d'Epoux, de Roi, ne désarme-t-il pas?  
L'Hymen a des devoirs; le throne a des appas.  
L'un ou l'autre peut-être adouciront son ame.  
Tantôt, tu permettois plus d'espoir à ma flâme:  
D'un Amant couronné tu relevois les droits;

B 2

Et l'Amour, à t'entendre, obéissoit aux Rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la Princesse inflexible,  
Quelques soins, quelque égard peut la rendre sen-  
sible.

Si même à Frédéric elle résiste encore  
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.

Cette femme, Seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'étoit, il m'en souvient, la Suivante éperdue?  
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,  
Soutenoit la Princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable & mortelle ennemie.  
La Princesse, Seigneur, par elle est affirmée  
Dans les ressentimens qu'elle fait éclater.  
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.  
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense.  
Ce qu'elle est; se démêle à travers l'apparence;  
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,  
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.  
Seigneur, dans vos desseins, vous me prenez pour  
guide?

Séparez Léonor d'avec Adelaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.  
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter.  
J'implore là-dessus ta prudence ordinaire.  
Veille-les de plus près; & s'il est nécessaire;  
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,

Tu peux les séparer, vas ; mais auparavant,  
 A quelque affreux danger, qu'un prompt hymen  
 m'expose,  
 Cours au Temple : que tout pour demain s'y dis-  
 pose.

Instruis-en de ma part la Fille de Sténon :  
 De l'Epoux seulement laissé ignorer le nom.  
 C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,  
 Qu'en Monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez-tout, Seigneur, si pourtant. . . .

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,

Ni de retardemens, je le veux. Obéis.

*Fin du second Acte.*



e fen-

nor.  
 hê?

uê?  
 épas,

er,  
 e pense.  
 nce ;  
 y lit,  
 lit.  
 ez pour

;  
 avant,





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.

HE bien, chère Sophie, après tant de misère,  
 Libre enfin tu volois entre les bras d'un père;  
 On te le permettoit; mais je vois à tes pleurs,  
 Que tu viens d'éprouver le plus grand des mal-  
 heurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture?  
 J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADELAIDE.

Ainsi, dans notre sang, l'ennemi s'est baigné;  
 Et le fer des Vainqueurs n'a donc rien épargné?

SOPHIE.

Ils ont laissé par-tout le deuil & le ravage.  
 Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image.  
 Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant  
 Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant;  
 Stockolme a disparu; sa splendeur est éteinte.  
 Un désert est resté; vaste & lugubre enceinte,  
 Où tout ce que la guerre épargna de Héros,  
 A péri dès long-temps, par la main des bourreaux.  
 Mon père fut du nombre, & je viens de l'appren-  
 dre;

Mais personne ne sçait où repose sa cendre ;  
Et c'est me dire assez que de son triste sort,  
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADELAIDE.

Ton père étoit fidèle & cher à la Patrie.  
Pour oublier sa mort, souviens toi de sa vie ;  
Et fers-toi des conseils dont tu sçavois si bien ,  
Combattre mes douleurs , quand je pleurois le  
mien.

Helas ! près de tes maux , quels sont ceux que j'en-  
dure !

Vois gémir , à la fois , l'Amour & la Nature.

Car enfin sois sincère ; en crois-tu Léonor ?  
Qu'en penses-tu ? son fils respire t-il encor ?

SOPHIE.

Non , Madame ; sa mort n'est que trop avérée.

ADELAIDE.

Cruelle ? Et quel témoin t'en a donc assurée ?

SOPHIE.

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

ADELAIDE.

Le même coup , deux fois , m'assassine en un jour !

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensi-  
ble ;

C'est l'espoir dont flattoient ses armes invinci-  
bles.

Le Ciel depuis six mois favorisoit ses coups.

De triomphe en triomphe , il s'avançoit vers nous.  
Nos malheurs l'attendoient , au bout de la car-  
rière.

C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière ;

Et qu'à ce Défenseur long tems victorieux ,

On arrache la vie & la palme à nos yeux.



E.

ère,  
père ;  
irs,  
s mal-

re.

é ?  
gné ?

image.

;  
te.  
te,  
,  
rreux.  
appren-



Sa déplorable mère est enfin convaincuë;  
Et du coup trop certain sa grande ame abattuë. . . .

ADELAIDE.

Nous nous importunons dans notre accablement;  
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCENE II.

ADELAIDE *seule.*

**E**T ma douleur profonde, à ce récit funeste,  
De mes jours malheureux, n'a pas tranché le  
reste!

Ainsi donc la vertu cède au crime impuni:  
Toute erreur est cessée; & tout espoir fini.  
Ai-je bien tôt du Ciel épuisé la colère?  
O mort! ô seul azile! . . .

SCENE III.

ADELAIDE, LEONOR.

**A** LEONOR.  
Ah ma fille!

ADELAIDE.

Ah ma mère!

LEONOR.

Moi, sans fils, désormais, comme vous, sans  
époux,

Notre unique recours est à des noms si doux.

ADELAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices?

LEONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai cru plus propices!

ADELAIDE.

Pressentimens trompeurs!

LEONOR.

Tous nos vœux sont trahis!

ADELAIDE.

O mon dernier espoir! ô Gustave!

LEONOR.

O mon fils?

ADELAIDE.

Heureuses dans ce jour d'amertume & d'allar-  
mes,

Qu'il nous soit libre encor de confondre nos lar-  
mes!

LEONOR.

Ne l'oubliez jamais! Qu'il vive en votre cœur!  
Vous me verrez pour vous, survivre à ma dou-  
leur.

ADELAIDE.

S'il vivra dans mon cœur? Oubliez-vous, vous  
même,

Combien, depuis quel temps; à quels titres je  
l'aime?

Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,  
Que je le pleure à titre & d'Epoux & d'Amant?  
Mon père le nomma son Gendre, à ma naissance.  
Nous fûmes l'un à l'autre engagés dès l'enfance;  
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux;  
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.

Bien que mon second lustre alors finit à peine,  
L'absence n'avoit fait que resserrer ma chaîne.  
Ma flâme, en attendant des nœuds plus solem-  
nels,

Croissoit de jour en jour dans vos bras maternels.  
 Je le voyois en vous ; sa mère étoit la mienne.  
 A ma tendre amitié, je mesurois la sienne.  
 Vous cultiviez en moi des sentimens si doux.  
 Mon cœur vous secundoit. Ah, Madame! Est-ce  
 à vous ;

Quand la mort me l'enleve ; est-ce à vous, d'oser  
 croire

Qu'un autre le pourroit banir de ma mémoire!  
 Qui seroit-ce? Jamais Frédéric, à mes yeux,  
 Tout vertueux qu'il est, ne fut plus odieux.

LEONOR.

C'est encor un bonheur que dans notre infortune,  
 Il sçache commander à sa flâme importune.  
 Le Tyran semble même avoir abandonné ;  
 Les projets, où d'abord il étoit obstiné.  
 Dès long - temps l'Inhumain n'use plus de me-  
 nace.

Je vois que votre aspect le touche & l'embarrasse.  
 Ses persécutions n'ont plus la même ardeur.  
 Hélas! il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur!  
 Il cesse de haïr, cessant d'avoir à craindre,  
 Dans mon sang malheureux, sa rage a dû s'étein-  
 dre.

Je vous ai bien acquis la triste liberté,  
 De voïer à mon fils quelque fidélité.

ADELAIDE.

Attendons-nous plutôt à quelque ordre sinistre,  
 Le Tyran se fait craindre à l'aspect du Ministre.





## SCÈNE IV.

ADELAÏDE, LEONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE,

**N**ON, Madame, le Roi n'aspire désormais,  
Qu'à faire, à ses rigueurs, succéder les bien-  
faits.

En ce jour, où tout prend une paisible face,  
Il veut que le passé se répare, & s'efface;  
Que le Sang de Sténon rentre ici dans ses droits;  
Et que votre bonheur couronne ses Exploits.  
La Garde qui vous suit, déjà n'est plus la sienne.  
Ce Pallais reconnoit en vous sa Souveraine.  
Commandez-y, Madame, & reprenez-un rang,  
Où la vertu vous place encor plus que le Sang.

ADELAÏDE.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait ré-  
pandre;  
Si d'un tel bienfaicteur mon bonheur peut dépen-  
dre,

Si tout, dans ce Palais, se doit assujettir  
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir.  
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.  
Il est d'affreux Climats qui bornent cet Empire.  
La nature y languit loin de l'Astre du jour.  
Mon repos, mon bonheur est là: c'est le séjour,  
L'azile & le Palais qu'on demande à ton Maître;  
Et non des lieux souillés du Sang qui m'a fait  
naître.

Qu'il daigne, en ces déserts, me faire abandon-  
ner;

Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.  
 Que parlez vous d'aller, dans un climat sauvage,  
 D'un Peuple qui vous aime, enflévir l'espoir;  
 Faites céder pour lui, la tristesse au devoir.  
 Faites céder pour vous, la foiblesse à la gloire.  
 L'on dépose, à vos pieds, les fruits de la victoire.  
 Votre père n'eut eu qu'un Sceptre à vous laisser.  
 Dans un rang trop commun, c'étoit vous abaïsser.  
 La Fortune se sert de votre malheur même,  
 Pour vous ceindre le front d'un triple Diadème:  
 Mais c'est en exigeant le don de votre main,  
 Madame; & les Autels sont parés pour demain.

LEONOR.

De nos Persécuteurs le Ministre barbare  
 Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?  
 Ou Ministre soumis, s'il ne fait qu'obéir,  
 Ne leur rien remontrer, n'est-ce pas les trahir?  
 Parlons, à cœur ouvert: & laissons l'artifice  
 Qui veut, d'un faux honneur, colorer l'injustice.  
 L'Usurpateur a mis le comble à ses forfaits.  
 De leur fruit dangereux, il veut jouïr en paix.  
 Et l'Hymen qu'il oppose à la haine publique,  
 De ses pareils, toujours fonda la politique.  
 Mais quel temps choisit-il pour en former les  
 nœuds?

Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas géné-  
 reux.

Qu'insultant lâchement aux pleurs de la Princesse,  
 Toute pudeur, en lui, toute humanité cesse;  
 Bravera-t-il un Peuple encor mal asservi?  
 Idolâtre d'un Sang si long-temps poursuivi?  
 Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,  
 de

De Gustave égorgé, verra porter la tête.  
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,  
Soient au Néron du Nord, des sources de ter-  
reur!

RODOLPHE.

Léonor, réprimez une audace inutile;  
Du vainqueur, à jamais, le pouvoir est tran-  
quille.

Et du vaincu la tête exposée en ces lieux,  
N'y doit épouvanter que les séditeux.

LEONOR.

Ciel vangeur, se peut-il que ta justice endure  
D'un semblable Vaincu le malheur & l'injure ?  
De ceux qu'on assassine, est-ce donc là le nom !  
Téméraire ! En nommant le Gendre de Sténon,  
Respecte d'un Héros l'auguste caractère ;  
Sur-tout en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

Vous, sa mère !

ADELAIDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort !  
Vous avez prononcé l'Arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame, le Roi ne cherchant qu'à vous  
plaie

Je réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chere.  
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin,  
D'écarter de l'Autel un semblable témoin ;  
Et que, pour contenir la douleur qui l'égaré,  
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sé-  
pare.

ADELAIDE.

Nous séparer ! cruel ! & qui t'en a chargé ?

E

RODOLPHE.

Pour mon Maître , pour vous , je m'y crois  
obligé.

Gardes !

ADELAIDE.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance.

RODOLPHE.

Vous servir , ce n'est pas manquer d'obéissance.

LEONOR.

Adieu, Madame, adieu ; ce triste éloignement,  
D'un trépas désiré , hâtera le moment ;  
Le Tyran m'offrirait une grace inutile.

ADELAIDE.

Entre mes bras encor il vous reste un azile.  
Animez de l'excès des plus vives douleurs,  
Ces foibles bras sçauront vous disputer aux leurs,  
Hé quoi ! Vous me laissez désolée & confuse ?  
A mes embrassemens ma mère se refuse.

LEONOR.

Que me reprochez-vous ? Et bien je les reçois  
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.  
Mais puisez dans les miens , un peu de ma con-  
stance.

Ne vous abaissez pas jusqu'à la résistance !  
Quel secours vous promet l'impuissante amitié ;  
L'on ne connoît ici ni respect ni pitié ;  
Et le sexe & le rang sont de vains privilèges.  
Le fort nous abandonne à des mains sacrilèges.  
Les désarmés-vous par d'inutiles cris ?  
A tant d'indignités opposons le mépris.  
Que le vôtre , en ce jour , plus que jamais éclate.  
Confondez hardiment l'espoir dont on vous flatte.  
Redoutant vos Sujets prompts à se révolter ,  
Christienne , à vos jours , n'oseroit attenter.

A qui donc ose, ici, nous traiter en esclave,  
 Expliquez-vous en Reine, en Veuve de Gustave.  
 Redemandez le sang d'un Père & d'un Epoux!  
 Pleurez-les ! pleurez-moi ! vengez-les ! vengez-  
 vous !

Je ne me croirai point d'avec vous séparée,  
 Si, fidèle à l'amour que vous avez jurée. . . .  
 Vous le ferez ; c'est trop offenser votre foi.  
 Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi.  
 Adieu. (*à Rodolphe.*) Fais ton devoir.

RODOLPHE.

Gardes ! qu'on la retienne.

SCÈNE V.

RODOLPHE, ADELAÏDE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre main plus chère que la  
 sienne

Du côté le plus sûr, sçaura guider vos pas.

La mère sur le fils ne l'emportera pas ;

On ne veut rien de vous ; qu'il n'ait voulu lui-  
 même.

Du moins si vous bravez la Puissance suprême,

Un Amant peut ne pas vous supplier en vain.

Il a laissé, pour vous un billet de sa main,

Où ce que je vous dis se fait assez connoître.

Un des liens vous l'apporte : & je le vois paroître.

Je vous laisse.

( o )

## SCENE VI.

GUSTAVE, ADELAIDE.

J. GUSTAVE *à part.*  
 J'AY vû tout ce que j'avois craint!

L'infidelle va rompre un nœud qui la contraint!  
 Au Temple où tout est prêt, ma mémoire est pro-  
 scrite.

ADELAIDE, *sans tourner les yeux vers lui.*  
 Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.  
 Mon aspect vous rappelle un ami qui n'est mort,  
 Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.  
 Sans moi l'on n'auroit pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur, jusques-là, n'est digne que d'envie.  
 Madame; à vos Sujets, rien ne paroît plus doux  
 Que l'honneur de combattre & de mourir pour  
 vous.

Gustave, je l'avouë, avoit plus à prétendre.  
 Il croyoit. . . .

ADELAIDE.

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, Madame, entouré des horreurs du trépas,  
 Il a, de vos sermens, affranchi vos appas;  
 Et les derniers efforts de son amour extrême  
 Sont allez jusqu'au soin de vous rendre à vous-  
 même.

ADELAIDE.

Il eut du s'épargner des efforts superflus.

*(Elle ouvre le billet.)*

C'est lui-même. Écoutons un amant qui n'est plus.

*(Elle lit.*

.....  
*D'une félicité vainement attendue,  
 Si vous m'aimiez encor, oubliez les douceurs.  
 Votre repos m'occupe au moment où je meurs;  
 Regnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due;  
 Laissez en désormais disposer les Vainqueurs.*

Que plutôt, mille fois, périsse Adélaïde!  
 Voila donc mon Arrêt & sur quoi l'on décide;  
 Barbare Frédéric! Est ce là ta vertu?  
 Ton Rival expiroit, de quoi te prévaus-tu?  
 Cet aveu, de mon sort ne te rend pas l'arbitre.  
 Il est pour toi, plutôt un exemple, qu'un titre.  
 Ah! sur ce titre en vain, ton espoir est fondé!  
 Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.  
 D'un Héros, jusqu'à toi, daignerois-je descendre!

Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre;  
 Et m'embarassant peu d'un repos qui me fuit;  
 Mon amour veut le suivre, où le sien l'a conduit.

Reprenons un récit que ma douleur exige.

*(Gustave est à ses pieds)*

Dites-moi. . . Mais que vois-je?

GUSTAVE.

Adélaïde!

ADELAÏDE.

Où suis-je?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour vous!

ADELAIDE.

Ah! Je le reconnois : j'embrassé mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure,  
Des malheurs, dont j'ai crû voir combler la mesure!

ADELAIDE.

Et tu veux dont combler la mesure des miens?  
Cruel! Je n'attendois qu'une mort; & tu viens  
M'en faire souffrir mille, en mourant à ma vuë?

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçuë,  
Madame; si j'accorde au Vainqueur votre foi,  
C'est qu'il n'est plus ici d'autre Vainqueur que moi.

Vos Tyrans affligés vont payer de leurs têtes,  
Tout le sang.

ADELAIDE.

Ah! Seigneur, songez-vous où vous êtes?  
Si quelqu'un.

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de vous,  
Casimir nous seconde & veille ici pour nous.

ADELAIDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!  
Avoir de mes regrets prolongé la durée?  
Et sur des fictions, laissé couler mes pleurs?

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs.

Ils remettoient la paix dans une ame faisie  
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalousie.  
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à présent!



Mais, dont mon cœur alors ne pouvoir être exempt.

Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,

Les soins de Frédéric, ses vertus, sa puissance;  
Et dans le Temple enfin son bonheur anoncé....

ADELAÏDE.

Ah ! qu'un moment plutôt, mon amour offensé,

A cette jalousie injuste & criminelle,  
Opposoit un témoin bien cher & bien fidèle !

GUSTAVE.

Et qu'attester encor après ce que j'ai vû ?  
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lû.

Ne songeons qu'à l'exploit qui le doit faire absoudre.

Cette nuit, vous regnez ; je vous venge ; & la foudre,

Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.  
Sans le soin de vos jours, le coup eut moins tardé.

Mais vos fers vous laissoient à la merci du Traître.

De vous, au premier bruit, il se fût rendu maître :  
Et le glaive, à nos yeux, levé sur votre sein,  
Il nous eut arraché les armes de la main.

Nous même, des fureurs défarmons la plus noire !  
Qu'il ne dispose plus du fruit de la victoire.

Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,  
L'usage est d'importance, & l'avantage est grand ;

Il en faut profiter : si tôt que la nuit sombre  
Sur ces lieux menacés, épaîssira son ombre ;

Hâtez-vous de vous rendre au Portique éloigné  
Qui de la mer, alors, cesse d'être baigné.

La Valeur attend là votre auguste présence.  
 A l'instant mon triomphe & le vôtre commence ;  
 Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens ,  
 Immoler les Auteurs de vos jours & des miens.  
 Vous pleurez ! doutez-vous du succès de mes ar-  
 mes ?

ADELAIDE.

Non ; je vous connois trop pour vous donner des  
 larmes.

Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?  
 Et l'amour triomphant ne l'affoiblira pas.  
 Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage ;  
 Ma fuite laissé encor un précieux ôtage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,  
 Madame ; quel est-il ?

ADELAIDE.

Ce fidèle témoin  
 Près de qui s'instruiroit votre flâme jalouse.  
 Une tête aussi chere à vous qu'à votre épouse.  
 Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère ! Eh quoi ? Ma mère vit !

ADELAIDE.

Dans les fers d'où je sors Léonor me suivit ;  
 Et resta près de moi, tout ce tems, inconnüe,  
 Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenuë,  
 Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :  
 De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être in-  
 formé.

Et déjà dans le Tour, elle rentre peut-être.



## SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADELAÏDE,  
CASIMIR.

CASIMIR.

J'Apperçois Frédéric, Seigneur, il va paroître.  
Fuyons!

GUSTAVE.

Ah Casimir! Qu'ai je appris? Viens; suis-moi!

ADELAÏDE.

Seigneur? . . . .

GUSTAVE.

Restez, Madame; & calmez cet effroi:  
Au lieu marqué, songez seulement à vous rendre.

ADELAÏDE.

Vous allez tout risquer, voulant trop entreprendre!

Laissez de Frédéric implorer le crédit.

## SCÈNE VIII.

ADELAÏDE *seule*,

Où court-il? imprudente, où suis-je? Qu'ai je dit?

Mais que devois-je faire? ô fatale journée?

Par quels événemens seras-tu terminée?

## SCENE IX.

ADELAIDE, FREDERIC.

ADELAIDE.

SEigneur! si vous m'aimez?  
FREDERIC.

Ne me reprochez rien,

Madame; cet amour se justifiera bien.  
De votre Hymen en vain la pompe se prépare.  
Malheur à qui l'ordonne! Oui, puisque le Bar-  
bare

Insulte à ma prière, aussi-bien qu'à vos pleurs:  
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.  
L'honneur, votre repos, voila ma loi suprême.  
Je n'aurai point en vain triomphé de moi-  
même:

L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.  
Madame, il faut me suivre & partir cette nuit.  
La flotte me seconde & je dispose d'elle.  
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous ap-  
pelle.

Je n'ay que trop tardé; les malheureux Danois  
Me reprochent leurs fers & l'oubli de mes droits.  
Vos malheurs & les leurs sont devenus mes cri-  
mes,

Pour un Monstre abhorré, ce sont trop de victi-  
mes;

D'un joug insupportable, il faut vos affranchir,  
Et confondre un Tyran qu'on ne sçauroit flé-  
chir,

D'un si juste projet soyez l'heureux mobile ;  
 Pour me rendre le Trône acceptez un azile,  
 Madame ; & que du soin qui m'anime pour  
 vous ,  
 Renaisse enfin ma gloire , & le bonheur de  
 tous.

ADELAIDE.

Non ; je dois respecter l'azile qu'on m'accorde ;  
 Et ne pas y traîner une affreusé discorde ,  
 Dont je serois , Seigneur , le flambeau détesté.  
 Un autre espoir en vous , aujourd'hui m'est resté.  
 Si vous ne la sauvez , Léonor est perduë.  
 Qu'avant la fin du jour , elle me soit renduë !  
 Sa vie est en péril ; & la mienne en dépend.

FREDERIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.  
 De Gustave en effet seroit-elle la mère ?

ADELAIDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chère,  
 Et tout le prix du temps qu'avec moy vous  
 perdez ;

Seigneur ! avant la nuit , si vous me la rendez ;  
 Si de votre amitié j'obtiens cette assurance ! . . . .  
 Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance !  
 La gloire seule émeut la magnanimité ;  
 Et son premier salaire est d'avoir éclaté.



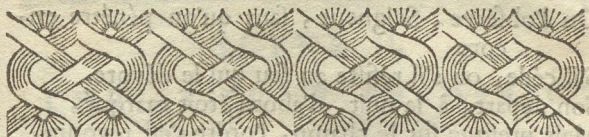
## SCENE X.

FREDERIC *seul.*

L Aissons là nos projets courons la satisfaire.  
Elle m'offre sans doute un moyen de lui  
plaire;  
Mon bonheur ne dépend que d'un soin géné-  
reux;  
Quel plaisir, à ce prix, de pouvoir être heu-  
reux!

*Fin du troisième Acte.*

ACTE



## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

**J**E prétends faire ainsi remonter ma vengeance  
Aux sources du mépris qui bravoit ma puis-  
sance.

La même Léonor qui l'osa balancer,  
Expiera ce mépris, ou le fera cesser;  
De ses derniers discours retractera l'audace,  
Ou sentira l'effet de ma juste menace.  
Est-elle par ta bouche instruite de son sort;

RODOLPHE.

Elle a, devant les yeux, l'appareil de sa mort.  
Et j'attendois, Seigneur, qu'elle en fût plus émuë,  
Pour la faire, à l'instant, paroître à votre vuë.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,  
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts ?

F

RODOLPHE.

On l'observe , Seigneur , sans qu'on pénètre en-  
core

S'il cède, ou s'il résiste au feu qui le dévore.  
Son départ , à la nuit , d'abord étoit marqué,  
Mais presque sur le champ , l'ordre s'est révoqué.  
Animé d'autres soins , & plein de confiance ;  
Maintenant il vous cherche , avec impatience,  
Et moi , d'un entretien , que vous ne cherchez  
pas,

J'ai voulu , mais en vain , détourner l'embaras.  
Sur mes pas , dans ces lieux , il est prêt à se  
rendre.

CHRISTIERNE.

Il faut bien-tôt ou tard , se résoudre à l'entendre.  
Et le Peuple ? quels sont cependant ses discours ?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours ,  
Seigneur ; ou promptement rendez-la manifeste ;  
Où ce doute , demain , peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quel motif engageoit Casimir  
A combattre l'idée , où tu viens m'affermir.  
Oui , pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,  
Présentons aux mutins leur Idole abattue.  
Dans la Place publique , où fut lû son Arrêt,  
Que Gustave proscrip't paroisse tel qu'il est.  
Vas le prendre des mains de son brave adver-  
saire ;

Et de-là , devant moi , fais paroître sa mère.  
Voici le Prince ; vas , cher Rodolphe ; & reviens  
Me' tirer au plutôt d'un fâcheux entretien.





## SCÈNE II.

CHRISTIERNE, FREDERIC.

FREDERIC.

**V**ous aviez prétendu, Seigneur, que ma tendresse

Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse ;  
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleurs,  
Du seul soulagement qu'elle eut dans ses malheurs.

N'est-il pas temps, Seigneur, que le Vainqueur commence

A triompher, s'il peut, des cœurs, par la clémence ?

Des cris du malheureux, ne vous lassez-vous pas ?  
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?

Gustave a succombé ; (puissè pour notre gloire,  
Un semblable triomphe échaper à l'Histoire !)

Enfin Gustave est mort ; & tout vous est soumis.

Un coup infructueux joindroit la mère au fils.

La Princesse m'implore & nous la redemande ;

Pour l'intérêt commun, souffrez que je la rende,

Seigneur, & qu'une fois vous ayant déarmé,

Je serve ce que j'aime, & puissè en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on abuse ici de votre ministère.

Le Rival de-Gustave en doit craindre la mère ;

Le passé, ce me semble, à tous deux, nous l'apprend ;

Et c'est une imprudence, en vous, qui me surprend.

FREDERIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle ouvre quelquefois la porte à la licence.

FREDERIC.

Mais si l'on obéit; si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FREDERIC.

Mes soins l'auront produit, Seigneur.

CHRISTIERNE.

Quoi l'inhumaine. . .

FREDERIC.

Obtenant Léonor, vaincroit enfin sa haine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FREDERIC.

Elle n'a rien promis;

Mais je crois en pouvoir tout attendre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince; elle y compte en vain: c'est moi qui vous l'annonce.

FREDERIC.

Quoi, je lui porterois cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non: j'ai parlé, ce décret vous suffit.

FREDERIC.

J'aurais crû mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du Temple, on pourra lui complaire.

FREDERIC.

Il s'agit d'une grace, &amp; non pas d'un a

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi, quand je laisse espérer.

FREDERIC.

Mais la Princesse craint, il faut la ressurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.

Léonor lui rendroit bien-tôt son arrogance.

De leurs derniers adieux, on sçait l'emportement.

D'ailleurs, souvent l'amour se flatte aveuglément.

Le vôtre un peu crédule, & prompt à vous séduire

A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire;  
Vous espérez beaucoup: mais ne peut-on sçavoir,

Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FREDERIC.

Non, Seigneur; je vous croi; je l'ai mal entenduë.

Tant de gloire en effet peut ne m'être pas dûë.

Je le veux: mais en dois-je aimer moins l'équité;

Et ne consultant qu'elle, être moins écouté?

Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?

Ne me pouvoir aimer, ce n'est pas une offence

A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux;

Et j'en ai trop été le prétexte odieux.

La Princesse m'est chère; oui, Seigneur: je l'adore.

Je l'ai dit mille fois, je le répète encore:

Si j'en étois aimé, le soin de mon repos

M'eut rendu redoutable au plus fier des rivaux;

Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies.  
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies  
D'un choix qu'avant ma flâme un autre à mé-  
rité ;

Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;  
Rien ajoûter au poids des fers d'une Captive  
Trop digne du haut rang dont le Destin la prive.  
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux mal-  
heurs ;

Je respectois les feux, je respecte les pleurs.  
Pour la dernière fois enfin je le déclare :  
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare ;  
Mais nés pour commander, Seigneur, dans nos  
projets.

Soyons nos Rois nous même & nos premiers Su-  
jets.

Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,  
Et l'espoir que j'avois devint-il légitime,  
(Ainsi qu'il est permis de l'espérer encor.)  
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,  
Léonor de ma main lui doit être amenée.  
Vous-avez, malgré moi, conclu notre Hyménée ;  
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus,  
Contentez-là, Seigneur : ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait ; loin que je vous en presse  
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;  
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré  
Que ce n'est pas pour vous que l'Autel est paré.

FREDERIC.

Eh pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi ?

FREDERIC.

Pour vous ?

CHRISTIERNE.

Oui pour moi même.

Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême ?  
 Quel autre, dans ma Cour, degageant votre foi,  
 Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi ?

FREDERIC.

Est-ce moi, dont la flâme a comblé sa disgrâce,  
 C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on rem-  
 place ;

Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,  
 Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer.  
 Christierne ! Est-ce là l'usage que vous faites,  
 D'un pouvoir que je cède, & du rang ou vous  
 êtes ?

Mes refus généreux vous ont-ils couronné,  
 Ce rang qui fut à moi, vous l'ai-je abandonné,  
 Pour voir deshonoré l'éclat du Diadème,  
 Pour voir gémir le foible, & pour gémir moi-  
 même ?

Ainsi vous confiant le plus saint des dépôts,  
 J'ai crû de plus d'un peuple assurer le repos :  
 Et j'aurai préparé ma honte & leurs supplices ?  
 Que dis-je ? Malheureux dans tous mes sacrifices,  
 J'adore Adelaïde & j'en suis estimé ;  
 Je survis au Rival qui seul en est aimé ?  
 Tout me force ou m'invite à m'en rendre le Maî-  
 tre ;

Soul, je me le defends ; & vous prétendez l'être ?  
 Du prix de cet effort, je ferai plus jaloux ;  
 Je me suis immolé pour elle, & non pour vous.  
 L'appui de Frédéric ne sera point frivole.  
 Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole ;

Oui, de sa liberté vous paîrez mes bienfaits ;  
 Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits ;  
 CHRISTIERNE.

Demeurez : je ne veux vous perdre ni vous crain-  
 dre.

Mais j'ai, de mon côté, comme vous, à me plain-  
 dre.

Et laissant là le ton dont vous m'osez parler,  
 Perfide ! cette nuit, où vouliez-vous aller ?  
 Gardes !

FREDERIC.

Je vois mon sort : mais j'ai quelque espérance,  
 Juste Ciel ! mon malheur hâtera ta vengeance !  
 Des crimes à leur comble, en sont de sûrs garands.  
 Protége Adelaïde ! & confonds les Tyrans !

CHRISTIERNE.

En imprécations, l'impuissance est féconde.

S C E N E III

CHRISTIERNE, FREDERIC,  
 OTHON, RODOLPHE,  
 GARDES !

CHRISTIERNE.

Suivez les pas du Prince, Othon ; qu'on m'en  
 réponde,  
 Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

*(Othon sort.)*

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.  
 Mais quoi ? devois je encor souffrir qu'un témé-  
 raire. . . .

RODOLPHE.

Vous n'avez fait, Seigneur, que ce qu'il falloit faire.

Tout me devient suspect, tout vous doit l'être ici:

Et ce qui me surprend, va vous surprendre aussi.  
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adelaïde

Vous éclairciroit mieux, sur un projet perfide  
Dont elle a vû tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier Inconnu...

RODOLPHE.

N'étoit qu'un imposteur,  
Dont l'audace a d'abord secondé l'artifice;  
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Oser jouer ainsi la foi des Souverains!  
Avec quelle assurance! . . . . Il est donc en nos  
mains!

RODOLPHE.

Oui, Seigneur: & de plus, par un bonheur ex-  
trême,

Cet inconnu; je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Que dis-tu ? d'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or

Offert à l'un des Miens qui gardoit Léonor.  
Dans ses empressements pour cetter Prisonnière,  
On a crû voir un fils allarmé pour sa mère.

Le Garde incorruptible a paru l'écouter.  
 Par ce moyen sans bruit, on a sçû l'arrêter.  
 Je l'ai vu: sur son front, au lieu de l'épouvante,  
 Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.  
 Dans un profond silence, il demeure obstiné.  
 Mais plus il se taisoit, plus je l'ai soupçonné.  
 Songeons, pour nous convaincre, au parti qu'il  
 faut suivre.

Si c'est votre Ennemi que le destin vous livre,  
 Il n'est ici connu que de quelqu'un des siens.  
 Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.  
 Il importe pourtant de percer ce mystère.  
 Mais sans éclat de crainte . . .

CHRISTIERNE.

Amène-t'on sa mère?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,  
 Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

A quelques pas d'ici fais conduire le Traître;  
 Et qu'au premier signal, il soit prêt à paroître.  
 Léonor le verra; s'il est son fils: Ami,  
 La Nature jamais ne s'explique à demi;  
 Bien-tôt, la vérité se verra confirmée  
 Dans les regards surpris d'une mere allarmée.  
 Pour me nommer Gustave, elle n'a qu'à frémir.  
 Cependant que l'on fasse arrêter Casimir.  
 Il nous trahit. Ceci le condamne & m'éclaire.  
 Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire;  
 Il a pour Léonor employé son crédit.  
 Elle entre. Vas, cours; fais tout ce que je t'ai  
 dit.



## SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, LEONOR.

CHRISTIERNE.

Votre Juge offensé n'est pas inexorable,  
 Dans vos premiers transports, vous étiez excusable.

Moi-même, dans les miens, je me suis tout permis :

En les désavouant, cessons d'être ennemis.

Mais sçachez bien user de ma bonté facile :

Et ne vous parez point d'un orgueil indocile

Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.

On signale, à sa honte, un courage imprudent.

Le vôtre exposeroit les jours de la Princesse.

Jusqu'à l'excès, pour vous, l'amitié l'intéresse.

Votre sort est le sien ; songez-y, Léonor.

Sauvez-vous ! sauvez-là ! vous le pouvez encor,

Promettez-moi, près d'elle une heureuse entreprise,

Qu'à mes ordres, vos soins la rendent plus soumise.

En un mot, réparez ce que vous avez fait.

A ce prix, je pardonne, & je suis satisfait.

LEONOR.

N'espère pas, Tyran, que mon orgueil se lasse.

Le tien se satisfait à me parler de grace,

Et le mien, à vouloir n'en mériter jamais.

Puisse mes soins te nuire autant que je te hais !

Vas! la Princesse instruite affrontera ta rage,  
 Pour moi je respirois, après un long orage;  
 Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.  
 Pourquoi se changent-ils en horreur de te voir?  
 Que nous proposes-tu? Quelle offre oses-tu  
 faire?

Quels traités? Nous pleurons; moi, Gustave &  
 son pere;

Elle, un throne usurpé, son Pere & son Epoux.  
 Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec nous,  
 Et du traité, ta mort seroit le premier gage,

## CHRISTIERNE.

Toujours la même audace & le même langage!  
 Et pourquoi toutes deux imputer à ma main,  
 Les attentats d'un autre, & les coups du destin?  
 Le sort favorisa mes armes légitimes.

Son Pere & ton Epoux en furent les victimes.  
 J'ai vaincu; j'ai conquis; & n'ai rien usurpé,  
 Pour ton fils; dans son sang ma main n'a pas  
 trempé.

Suis-je son assassin? Veut-on que je réponde  
 D'un coup? . . .

## LEONOR.

Mérite-tu, lâche! qu'on te confonde?  
 Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils!  
 Et son Meurtrier ose en demander le prix?  
 Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le Traître?  
 Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être:  
 Aux yeux des Nations dont tu seras l'horreur  
 Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?  
 D'un attentat infâme, est-ce ainsi qu'on se lave?  
 Pour te justifier du meurtre de Gustave,  
 Décerne au Criminel un prix qui lui soit dû!  
 Que du Monstre, à mes yeux, tout le sang répandu  
 Prouve

Prouve . . . .

CHRISTIERNE.

Hé bien, j'y consens, qu'il coule en ta présence.

Tu vas voir si le crime ici se récompense :  
Si je suis si coupable aux yeux de l'univers.  
Rodolphe! paroissez.

## SCÈNE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE *enchainé*, LEONOR,  
GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens; regarde tes fers.

Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?  
Suis-je coupable encor du meurtre de tes Proches?  
Qu'il meure! & qu'à jamais ce coup nous rende  
amis!

Qu'on l'immole! frappez!

LEONOR.

Arrête!

CHRISTIERNE.

Ah! C'est ton fils!

GUSTAVE.

Oui je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte,  
Pour d'autres que pour moi, j'eus recours à la  
feinte;

Mais mon propre péril me défend d'en user;  
Et je te crains trop peu pour daigner t'abuser.

G

LEONOR.

O Sang d'un cher Epoux! Fils d'un malheureux Pere!  
 Dans quel état le sort te rend-il à ta Mere?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre mouvement,  
 Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.  
 La seule piété nous ravit la victoire.

En état de vous rendre un fils couvert de gloire,  
 Je n'ai pu vous laisser pour ôtage en ces lieux;  
 Et voulant vous sauver, je péris à vos yeux.  
 Daignez, pour prix d'un soin si funeste & si tendre  
 (Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)  
 Daignez, ou retenir ou me cacher vos pleurs.  
 De nous même & du sort, soyons du moins Vain-  
 queurs.

Gustave à peine ému de sa propre misère,  
 Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa Mère?  
 Que perdez vous, Madame? un Fils déjà pleuré.  
 Mais, moi qui vois la mort d'un visage assuré,  
 Que de regrêts mortels au moment où j'expire!  
 Je perds, avec la vie, une Mère, un Empire,  
 D'incroyables travaux le fruit presque certain,  
 Ma gloire, ma vengeance: Adelaïde enfin!  
 Pour tous laisser... Hélas à qui?

LEONOR *tombant évanouie.*

Qu'on me soutienne.

GUSTAVE.

Mais que vois-je? vos yeux ne s'ouvrent plus qu'à  
 peine.

Elle se meurt. Soldat, frappe! Délivre-moi  
 De tant d'objets d'horreur de tendresse & d'effroi.

CHRISTIERNE.

C'est assez; quelle sorte; enmenez-la, Sophie;  
 Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCÈNE VI.  
CHRISTIERNE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE.

Gustave, il n'est pas temps encore de mourir.  
Il faut auparavant ou me tout découvrir,  
Ou s'attendre à long-temps languir dans les tortu-  
res.

Réponds, Traître! Où tendoient toutes tes impos-  
tures?

Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?  
Quel dessein, quel espoir, quel Complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi, tantôt eut pu se taire;  
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire  
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien;  
Je ne subirois pas ce funeste entretien.  
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre;  
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.  
Tâche à te rappeler ici tous mes discours,  
Tu n'y remarqueras que de légers détours,  
Sous qui la vérité maintenant reconnüe,  
A d'autres yeux qu'aux tiens, eut paru toutè nuë.  
Mais la soif de mon sang qui te les fascinoit,  
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraî-  
noit.

Du reste un vrai courage animoit l'entreprise.  
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.  
Je te l'ai dit; la main qui t'eut fais succomber,  
Sçait mériter la palme, & non la dérober.  
Ma haine aux lâchetés, ne s'est point éprouvée.

G 2

A la tête des miens, la Princesse enlevée,  
 Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort;  
 Et Mars, à force ouverte, eût réglé notre sort.  
 Tels étoient mes desseins. Le Destin qui nous jouë,  
 Couronnant l'injustice, ordonne que j'échouë;  
 Tu régnes, & je meurs; triomphe. Mais, crois-  
 moi,

Ton bonheur sera court, triomphe avec effroi.  
 Tant de calamité que Stockholme a soufferte,  
 Mon exemple, mes soins ont préparé ta perte.  
 Elle suivra la mienne, & la suivra de près.  
 Sois Maître de mes jours; & tandis que tu l'est,  
 Eprouve ma constance au milieu des supplices.  
 Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'ai pour Com-  
 plices

Tous les gens vertueux que lassent tes forfaits.  
 Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

## CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta Patrie;  
 Moins tu crois la trahir, plus tu l'auras trahie.  
 A qui tout est suspect, tout est indifférent.  
 Le sang des Suédois coulera par torrent.  
 Que sur un échafaut le tien les en instruisse!  
 Vas-y trouver la mort! Gardes! qu'on l'y conduise!



## SCÈNE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, ADELAÏDE,  
GARDES.

GUSTAVE.

**A** Dieu, Madame: il faut soutenir ce revers;  
Je n'aurois jamais cru vous laisser dans les  
fers.

ADELAÏDE.

Et pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?  
Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.

*(Se jettant aux pieds de Christierne.)*

Serez vous sans pitié? Seigneur; ne peut-on...

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui? Vous l'entendez, Ma-  
dame.

ADELAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,  
Plaignez mon infortune & daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Vous sçavez à quel prix on peut vous contenter;  
Il ne tiendra qu'à vous que votre voix l'emporte.  
Sa grace est aux autels.

ADELAÏDE.

Ordonnez donc qu'il sorte.

CHRISTIERNE.

Qu'on le mène où j'ai dit; mais en le gardant  
bien,

Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien.  
à Adelaïde.

Parlez. Je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle !  
Laissez frapper, Madame, & foyez-moi fidelle.

S C E N E VIII.

CHRISTIERNE, ADELAÏDE.

CHRISTIERNE.

**M**Ais consultez-vous bien ; & sçachez qu'au-  
jourd'hui

L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui.

Que si le Fils périt ; la Mère est condamnée.

Que Stockholme, à la flâme, au fer abandonnée,  
Régorgera du sang de tous ses Citoyens.

Balancer maintenant mes avis & les siens.

ADELAÏDE.

Quelles extrémités ! & quel Arrêt terrible !

Vous n'adoucierez point ce courroux inflexible ?

Quels objets, après tout, peuvent intéresser  
A ce fatal Hymen, où l'on veut me forcer ?

Les droits que la Naissance attache à ma personne ?

Eh ! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.

La fortune aujourd'hui vous les a confirmés ;

Jouissez en ! jamais les ai-je réclamés ?

Ces droits, depuis neuf ans, cédés au droit des  
armes ?



Ont-ils eu , dans mes fers , quelque part à mes larmes ?

Les ai-je , un seul instant , regrettés ? Non , Seigneur ,

Toute ambition cesse , où regne la douleur.

De mon Père égorgé la déplorable image ,

De mon Amant pros crit la mort ou l'esclavage ,

Son rival importun , l'horreur de ma prison ,

Occupoient de trop près mon cœur & ma raison.

Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée ,

Dans le séjour affreux dont vous m'aviez tirée ,

Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours !

Ou moins sévère , hélas ! terminez-en le cours.

Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime ?

A trahir un Amant fidèle , magnanime ,

A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux ;

Que même elle a déjà nommé du nom d'Époux.

Veut-on qu'Adelaïde infidelle , parjure . . . . .

CHRISTIERNE.

Rompons , rompons le nœud d'où naîtroit cette injure !

Gustave , en expirant , va vous en affranchir.

Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.

Aussi bien l'on conspire ; & je dois un exemple.

Qu'on achève.

ADELAÏDE.

Seigneur , qu'on me conduise au Temple !

Contentez Frédéric ; & le faite chercher !

Qu'il vienne ! sur ses pas je suis prête à marcher.

cruelle !  
lle.  
E.  
qu'au-  
lui.  
éc.  
donnée,  
e !  
ble ?  
er  
personne ?  
donne.  
és :  
droit des



De vous servir encor, vous le croyez capable;  
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un Cou-  
pable

Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,  
Lui même, ici, n'a plus ni droits ni liberté.  
Nous sçaurons célébrer, sans lui, cet Hymé-  
née.

Venez, Madame.

ADELAIDE.

A qui suis je donc destinée ?  
Quel est celui, Seigneur, à qui vous préten-  
dez. . . .

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine; & vous le deman-  
dez ?

Venez mettre, Madame, un terme à vos dif-  
graces,

Rapprocher vos Ayeux, remonter à leurs pla-  
ces,

Sauver en partageant le rang dont je jouis,  
Gustave, Léonor & tout votre pays !

Sinon. . . . Quel bruit affreux de loin se fait en-  
tendre ?

Il redouble; on accourt! Ah! que vient-on m'ap-  
prendre ?



## SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADELAÏDE,  
OTHON.

OTHON.

Seigneur, par ce détour, on peut gagner le  
Port,

Fuyez, vous n'avez plus que la fuite ou la mort.  
Le Prince & Léonor, par les soins de Rodol-  
phe,

Sur un de vos vaisseaux, sont déjà près du Gol-  
phe,

Vous aurez, en fuyant, de quoi faire la loi.  
Le parti vous étonne, & revolte un grand Roi.  
Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins  
fortes.

A des flots d'Ennemis Stockholme ouvre ses  
Portes.

Le traître Casimir qu'on cherchoit vainement,  
Se fait voir à leur tête; & paroît au moment,  
Que la Place déjà de Mutins étoit pleine:

Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.  
Le nombre nous accable; & pour tout dire enfin  
Le terrible Gustave a le fer à la main.

Rien ne l'arrête; il vole; & bien-tôt. . . .

CHRISTIERNE.

Qu'il me voye!

(à Adelaïde qu'il amène.)

Je cours le recevoir. Toi, tremble; & de ta  
joye

Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADELAIDE.

Qu'il vive! qu'il triomphé! & je meurs sans regret!

CHRISTIERNE.

Je puis la posséder, & je la sacrifie!

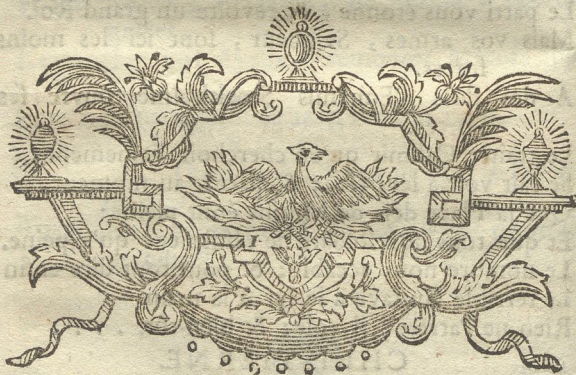
(à Othon.)

Fuis, avec elle, Ami: ton Roi te la confie.

Je te fuis; je fuirai; mais, grand dans mon malheur,

Je veux, même en fuyant, signaler ma valeur.

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE V.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELAÏDE, SOPHIE.

ADELAÏDE.

JE revois la lumière ; & tu veux que je vive.  
 Mais sous quel Astre enfin ? suis-je Reine ou  
 Captive ?  
 Parle ; dois-je bénir ou détester tes soins ?  
 Tes yeux de tant d'horreurs étoient - ils les té-  
 moins ?

SOPHIE.

Non, Madame ; j'étois dans ce Palais, errante ;  
 Lorsque, sans mouvement, pâle, froide, & mou-  
 rante,

Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.  
 Étoient-ce vos Tyrans ou vos Libérateurs ?  
 Ma vûë, à ces objets, ne s'est guère attachée.  
 Léonor de mes bras, venoit d'être arrachée.  
 Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,

Par ces cris, les Vainqueurs, au combat rapellés,  
 De tant d'événemens, & le nombre & la fuite,  
 N'ont pû, de votre sort, me laisser bien instruite:  
 Et du feu meurtrier le bruit sourd & lointain,  
 Dit trop que le succès redevient incertain.  
 Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,  
 C'est l'état déplorable, où je vous ai reçue.

ADELAIDE.

Tu pâiras, Sophie, au récit du danger  
 Qu'en cet affreux désordre, on m'a fait parta-  
 ger.

Sur ces bords, dont l'hiver a glacé la surface,  
 Mes Ravisseurs fuyoient; & franchissant l'es-  
 pace,

Qui semble séparer le rivage & les eaux,  
 M'entraînoient vers la Rade où flottoient leurs  
 vaisseaux.

J'en croyois Frédéric, & je m'étois flâtée  
 De voir, en sa faveur, la Flotte révoltée;  
 Mais plus nous aprochions, moins j'avois cet  
 espoir;

Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.  
 Laisant donc, loin de moi, Gustave & ma Pa-  
 trie,

Je demandois la mort; quand ce Prince en fu-  
 rie,

Du Palais où ses yeux ne me rencontroient  
 point,

Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous  
 joint.

L'on se mêle; je veux regagner le rivage,  
 Le feu, le sang, l'horreur me ferment le pas-  
 sage.

La Fortune se jouë, en ce combat fatal.

Sur

Sur la glace , long-temps , l'avantage est égal.  
 Elle nuit à la force , elle ayde à la foiblesse :  
 Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.  
 Parmi des cris de rage , & de mourantes voix,  
 Un bruit plus éffrayant , plus sinistre cent fois,  
 Sous nous , autour de nous , au loin se fait enten-  
 dre ,

La glace en mille endroits , menace de se fendre ;  
 Se fend , s'ouvre , se brise & s'épanche en gla-  
 çons ,

Qui nagent sur un goufre , où nous dispaïssons.  
 Rien encor (quelque effroi qui dût m'avoir énuë)  
 Rien n'étoit échapé jusqu'alors à ma vüë.  
 Mais du voile mortel , mes yeux envelopés,  
 D'aucun objet depuis n'ont plus été frapés.  
 De mon sort , mieux que moi , tu n'est pas infor-  
 mée ,

Ainsi , de plus en plus , tu me vois allarmée.  
 D'un rude & long combat , peut être , qu'affoibli,  
 Gustave est demeuré , sous l'onde , enseveli ;  
 Peut être que sans Chef , nos Troupes fugitives  
 Auront à son Rival , abandonné ces Rives ;  
 Et quand je me figure , en proye à ses transports ,  
 L'épouvantable abîme où je retombe alors . . .

SOPHIE.

Non , non ; d'un tel péril avoir été sauvée ,  
 Au bonheur le plus grand , c'est être réservée ;  
 Madame , espérez tout ; cessant d'être ennemi ,  
 Le Destin rarement favorise à demi .

ADELAIDE.

Helas ! Et que veux-tu qu'Adelaïde espère ,  
 Si recouvrant le Fils , il faut pleurer la Mère ?  
 Quelle paix la victoire offre t'elle à mon cœur ?  
 Si Christierne fuit , s'il échape au Vainqueur ?

H

Léonor, au Tyran demeure abandonnée!  
 Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!  
 Qui ne craignît, pour moi, les fers ni le trépas!  
 Loin de qui, l'amour même, a pour moi peu d'a-  
 pas!

Son sang paîroit bien-tôt la commune allégresse!  
 Et je lui survivrois?... Le bruit des Armes cesse,  
 Elles ont décidé, Sophie, on vient à nous.  
 Je tremble Casimir! pourquoi me fuyez-vous?  
 Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

## S C E N E II.

A D E L A I D E , C A S I M I R ,  
 S O P H I E .

C A S I M I R .

V O U S remontez , Madame , au Thrône de vos  
 Pères.

A D E L A I D E .

Mais dois-je y regretter l'état où j'ai vécu?  
 Gustave? Léonor? . . . .

C A S I M I R .

Christierne est vaincu.

A D E L A I D E .

Et peut-être vengé?

C A S I M I R .

Non; mais tout prêt à l'être.

A D E L A I D E .

Ah! vous n'avez rien fait!

C A S I M I R .

Ayant vû fuir le Traître,  
 Qui du milieu des flots, brave à présent nos coups;



L'impatient, Gustave accouroit près de vous.  
 Mais par des Furieux qui refusent la vie,  
 Presque de pas en pas, sa course est rallentie.  
 Il faut combattre encor & vaincre à chaque instant.

*Ami, prends, me dit-il, un soin plus important.  
 J'aurai bien-tôt percé cette Foule impuissante:  
 Dans la Tour cependant ma Mère est gémissante.  
 Chasse de devant elle, & la crainte & la mort;  
 Et pour la ranimer, instruis-la de mon sort.*  
 Je le quitte & j'accours: mais, hélas! du rivage,  
 Sur un Navire exprès approché de la plage,  
 Je découvre (O spectacle, où, de la cruauté  
 Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!)  
 La triste Léonor, sur la poupe enchaînée;  
 Le Tyran, d'une main, la tenant prosternée;  
 Et de l'autre, déjà levant, pour se vanger,  
 Le fer étincellant tout prêt à l'égorger.  
 A cet aspect, vers lui, nos mains sont étendus,  
 Du Peuple suppliant le cri perce les nuës.  
 Pour une heure, le coup demeure suspendu:  
 Et par un trait lancé, ce billet est rendu.

ADELAÏDE *le prenant.*

Ah! Je ne vois, que trop, le choix qu'on nous y  
 laisse.



## SCENE III.

GUSTAVE, ADELAIDE,  
CASIMIR, SOPHIE,  
SOLDATS.

GUSTAVE à sa suite, tandis qu'Adelaide lit  
le billet.

SOLDats! qu'on se retire, & que le meurtre cesse!  
Que le Sang le plus vil, devenu précieux,  
Témoigne que c'est Moi qui commande en ces  
lieux!

(à la Princesse qui paroît accablée.)

O faveur, que du Ciel je n'osois pretque attendre!  
Que de graces déjà n'ai-je pas à lui rendre!  
Madame; vous vivez; &, par d'heureux moyens,  
Les secours de Sophie ont secondé les miens!  
Vous vivez! quelle crainte, en mon cœur, est  
cessée?

Dans quel horrible état, je vous avois laissée,  
Pour courir assurer un succès balancé,  
Par le Tyran qu'enfin vos armes ont chassé,

ADELAIDE.

Helas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eut été mieux servie:  
Il eut, avec le Thrône, abandonné la vie;  
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour;  
J'avois à rassurer la Nature & l'Amour;  
Vous & ma Mére, avez favorisé sa fuite;  
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.

Sans vous deux , mes lauriers devoient super-  
flus :

Je vous vois. Je respire. Il ne me reste plus,  
Pour goûter, sans mélange, une faveur si chère,  
Que de m'en applaudir, dans les bras de ma Mère,  
Voyons-la. Quelle joye, après tant de malheurs!...  
Mais que m'annonce-t'on ? Je ne vois que des  
pleurs!

Vous, qui la secouriez; répondez-moi, Sophie;  
Casimir. . . . . Tout se taît. Ah ma Mère est  
sans vie !

ADELAIDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous gémissiez tous ?

ADELAIDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

*(Elle lui donne le billet.)*

GUSTAVE.

*(Lit.)*

*Ou deviens Parricide ; ou fléchis ma colère.  
Gustave, je t'accorde une heure pour le choix.  
Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.  
Ou rends-moi la Princesse, ou vois périr ta Mère.*

Le Barbare, en fuyant, l'avoit en son pouvoir ?

CASIMIR.

Du haut de ce Palais, Seigneur, on la peut voir,  
Le poignard, à nos yeux, reste levé sur elle.

ADELAIDE.

J'attend le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste Ciel! A qui donc fera dû votre appui ?

H 3

La Piété, deux fois, m'est fatale aujourd'hui!

ADELAIDE.

Le Prince étoit, Seigneur, notre ressource unique;  
Je pourrois tout encor sur cette Ame héroïque;  
Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds;  
Si ce Rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul; ce n'est pas lui que l'échange concerne?

ADELAIDE.

Non, Seigneur;

GUSTAVE.

Et qui donc?

ADELAIDE.

Le Tyran.

GUSTAVE.

Christienne?

ADELAIDE.

Lui-même, j'apprenois ce dernier coup du sort,  
Lorsque sur l'Echafaut, vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous, qu'il faut livrer, Madame.  
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflâme.  
Vas le trouver, Ami, sçache s'il y consent.  
De ce courroux ma Mère est l'objet innocent.  
Qu'il accepte en échange un Rival qu'il déteste...

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste!  
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,  
Seigneur, & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

❦ (o) ❦

## SCENE IV.

GUSTAVE, ADELAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA Mére, je le vois, n'a plus que moi pour  
elle!

ADELAIDE.

Ah Prince! où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADELAIDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi,  
De périr, sans sauver ni ta mère ni moi?  
Pense-tu qu'à son Fils elle veuille survivre?  
Qu'en tous lieux, ton épouse hésite de te suivre?  
Qu'il lui reste un refuge ailleurs que dans tes bras?  
Et qu'en m'abandonnant, tu ne me livres pas?  
Que deviens-je? S'il faut que ton sang se répande?  
Qui veux-tu, si tu meurs, Cruel! qui me défende,  
Contre l'oppression d'un mortel ennemi,  
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?  
S'il s'endurcit déjà contre une telle image;  
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'ou-  
trage:

Epargne ta Patrie; & daigne au moins songer  
Aux maux, où par ta mort, tu vas la replonger.  
Ta valeur n'aura fait qu'accroître ses misères.  
La cruauté sans frein, va rompre ses barrières;  
Et jointe à la vengeance, aura bien-tôt versé,  
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.  
Amant peu tendre, Appui reprochable & fragile,

Condamnable Vainqueur, & victime inutile,  
 Vas perdre, n'écoulant qu'un aveugle tranſport,  
 Ta Reine, ton païs, ta Victoire & ta Mort.

## GUSTAVE.

Je ſerai, ſi l'on veut, un appui reprochable,  
 Une aveugle victime, un Vainqueur condamnable;  
 D'un regret volontaire, un Amant déchiré;  
 Mais je ne ſerai point un fils dénaturé!  
 Ma vie appartenant à qui me l'a donnée,  
 De remords éternels, ſeroit empoifonnée,  
 Si faute de l'oſſrir, l'oublie de mon devoir  
 Laiſſoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir  
 Que ma mere, pour moi, voit levé ſur ſa tête,  
 Que même à partager, votre amitié ſ'apprête,  
 Qui dans l'attente enfin d'un échange odieux,  
 Des deux Peuples, ſur moi, fixe à préſent les yeux.  
 Juſtice, Amour, Honneur, tout veut que je me  
 livre.

Madame, encouragez ma mere à me ſurvivre!  
 Pour recevoir ſes pleurs, ouvrez-lui votre ſein!  
 Soyez-vous l'une à l'autre, une reſſource. Enfin,  
 Pour Stockholme & pour Vous, ceſſez d'être allar-  
 mée!

Je vous laiſſe au milieu d'un Peuple & d'une ar-  
 mée,

Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts ...  
 Mon cœur eſt pénétré de vos trilles regards.  
 L'Amour me fait ſentir tout le prix de la vie!  
 Mais j'aurai délivré ma mere & ma patrie,  
 Je vous aurai placée au trône, en vos quittant.  
 Mourant ſi glorieux, je dois mourir content.  
 D'un infâme abandon, déjà l'on me ſouſſonne.  
 Sous le fer menaçant, la victime friſſonne;  
 Et chaque inſtant qu'ici j'accorde à mon Amour,

C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.  
Adieu. (à Sophie.) Retenez-la.

ADELAIDE.

C'est en vain qu'on l'espère!

GUSTAVE.

Eh que prétendez-vous? Laisser périr ma mère?

ADELAIDE.

Non, mais t'accompagnant . . .

SCÈNE V.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR, SOPHIE.

LEONOR,

**V**ous triomphez mon Fils.

Nous allons nous venger; & nos maux sont finis.

ADELAIDE.

Ah que votre salut alloit coûter des larmes!

GUSTAVE.

Et quel prodige heureux fait cesser nos allarmes!

LEONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les Rois

Qui, sur la violence, établiront leurs droits!

Christierne, laissant une foible espérance,

Ou peut-être, à l'Amour, préférant la vengeance,

Du geste & de la voix, pressoit les matelots;

Il parloit; & mon sang alloit rougir les flots.

Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.

Tous les Chefs de la Flote, & le Prince à leur tête,

Les armes à la main, volant sur notre bord,

Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.

Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un Traître,  
 Glorieux & puni, meurt aux yeux de son Maître.  
 J'étois sans force, encore aux pieds de l'Inhumain;  
 Le nouveau Roi m'aborde, & me tendant la main,  
 Honteux de mes liens, veut les rompre lui-même.

*Pour premices, dit-il, de mon pouvoir suprême,  
 Madame, je vous rends à votre illustre Fils.  
 Que son Epouse, & m'aime & m'estime à ce prix!  
 Allez; & de la paix soyez le premier gage.  
 Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage!  
 C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,  
 Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner.*

Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,  
 Me laisse; & fait partir la Flote qu'il regagne;  
 Tandis que sur ces bords, on rameine avec moi  
 Le Cruel, dont la rage y fera tant d'effroi.

S C E N E VI. & Dernière.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONOR, CASIMIR,  
 SOPHIE.

CASIMIR.

L'Allegresse par-tout, Seigneur, vient de renaitre.  
 Christienne enchaîné, devant vous va paroître.  
 Son sang, sur le rivage, eut aussi-tôt coulé,  
 Et le peuple en fureur l'eut cent fois immolé;  
 Mais c'étoit vous priver du plaisir légitime,  
 D'égaliser, s'il se peut, le châtiment au crime.  
 D'une honteuse mort il ordonna l'aprêt,  
 Il va, de votre bouche, en recevoir l'Arrêt.

*(Christienne paroît enchaîné.)*



## GUSTAVE.

Quel spectacle! ô Fortune! ainsi donc ton caprice  
 Quelquefois se mesure au poids de la Justice.  
 Tygre! l'horreur, la honte & le rebut du Nord!  
 Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort!  
 Devant quel Tribunal il t'oblige à paroître!

Sur ces terribles lieux, où je te parle en Maître,  
 Lève les yeux, Barbare! Et les lève en tremblant.  
 Voici de tes forfaits le theatre sanglant.

Qui de garantira des coups que tu redoutes?  
 Ces marbres prophanés & ces murs & ces voûtes,  
 Et l'ombre de mon pere, & l'ombre de Sténon,  
 Et ce reste éploré d'une illustre maison,

Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?  
 Toi-même en as banni dès long-temps la clé-  
 mence.

Le jour, l'heure, l'instant attestent contre toi.  
 J'ai vu léver le fer sur ma mere & sur moi.  
 La Reine a craint encor un destin plus horrible....

## CHRISTIERNE.

Finis de vains discours. Tu dois être inflexible  
 En me le déclarant, penfes-tu m'émouvoir?  
 Toi, de qui la pitié croîtroit mon désespoir!  
 Ta vengeance déjà devoit être assouvie.

Je me reproche moins mes fureurs, que ta vie,  
 Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû:  
 Tu vois ce que me coute un seul instant perdu,  
 Profite de l'exemple, & satisfait ta rage.

## GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.  
 Je la satisfais donc. Je t'épargne. Survis  
 A la perte des biens qu'un Rival t'a ravis,  
 Epreuve les remords, les regrets, l'épouvante.  
 Même, à ta liberté, je défends qu'on attente:

Errant & vagabond, jouis-en, si tu peux!  
 Exécration par tout, soit par tout malheureux!  
 Par tout, comme un Captif que poursuit le sup-  
 plice.

Et qui du monde entier s'est fait un précipice!  
 Je te charge du soin de son embarquement,  
 Casimir; qu'on l'éloigne, & que dans le moment  
 Pour jamais, de ce monstre, on purge le rivage.  
 Et Nous, Madame, après un si long esclavage,  
 En de tendres liens, allons changer nos fers;  
 Et reparer les maux que Stockholme a soufferts.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





DL

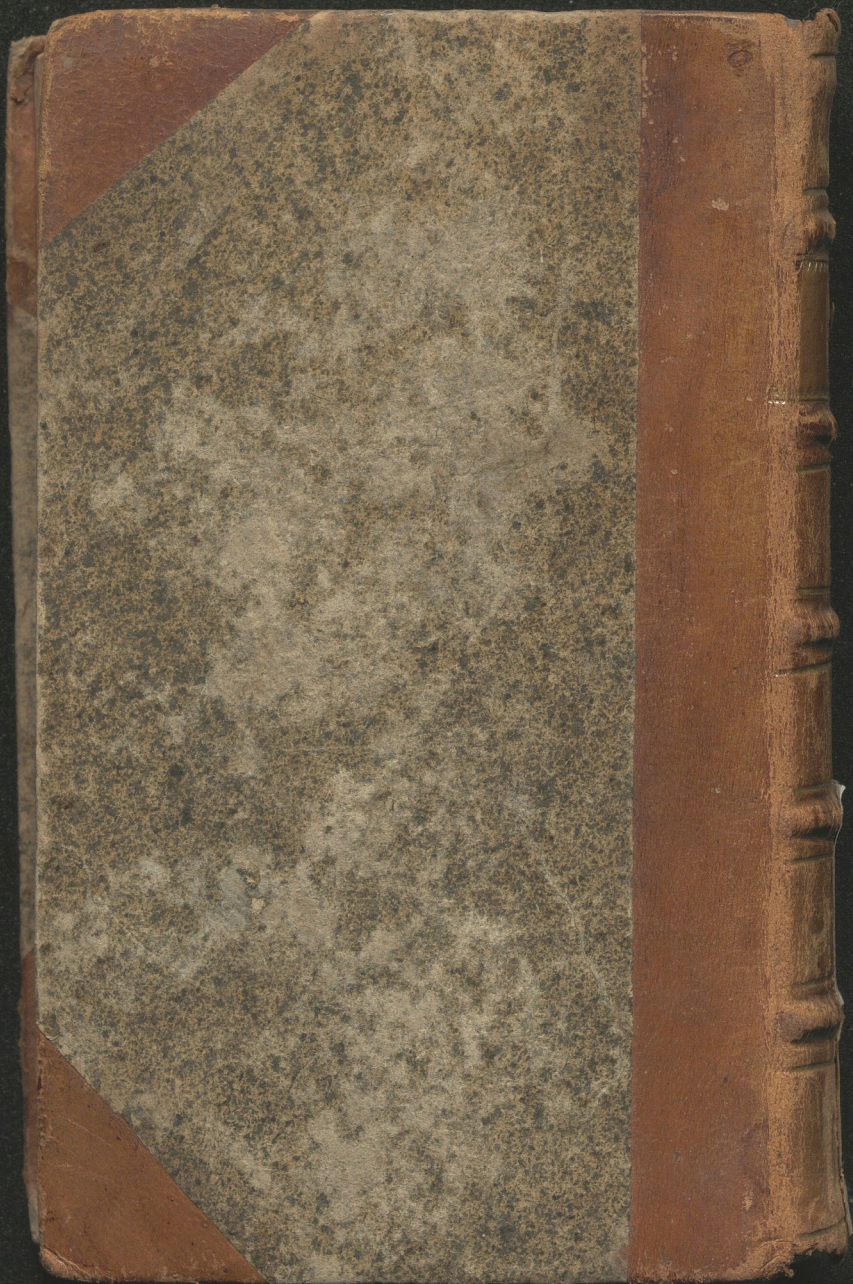


DL

58306

AB 58306  
g

DL 2950 c



5  
GUSTAVE,

TRAGEDIE.



, Pa  
émie  
que ,

nuets,  
Airs à  
arries

conte-  
devil-  
finies.  
ecueil  
rable ,  
es.  
\* \* \* \*

de Cy-  
artie.  
, utile

avec ac-

blumes  
utes les

ortimens  
es, tant  
Livres  
angers ,  
s.

N.



,  
pagnie

I I.

